



J'ai vu...

Pourquoi Brockdorff-Rantzau signera. L'ARGUMENT DÉCISIF

F° P 44
Devant le diplomate allemand, le maréchal Foch. (Composition photographique.)

Les livres qu'il faut lire :

MŒURS DE LA FAMILLE POIVRE, par ANDRÉ SALMON. — Roman orné de dessins de Conrad Moricand. (*Maîtres et Jeunes d'aujourd'hui*). — Chez Kundig, à Genève.

André Salmon est « un entrepreneur d'illuminations » et cette entreprise n'appartient qu'à lui. Il possède un remarquable assortiment de guirlandes, sait jouer de la lumière et pare les intérieurs les plus modestes, au point de présenter ses études de quartiers populaires comme une série de petites fêtes éblouissantes.

Sa mélancolie est lumineuse et son amertume se dissimule derrière des mots qui sont des roses artificielles piquées dans un feuillage artificiel. Entre les feuilles et les pétales de papier peint, la misère des milieux qu'il aime douloureusement apparaît avec une précision de détails donnant à l'œuvre un caractère incomparable.

Dans ce beau livre : *Mœurs de la Famille Poivre*, que j'opposerai à la précision cruelle d'un autre romancier remarquable : Francis Carco, l'esprit de l'auteur se révèle dans toute sa personnalité. J'imagine Salmon dans un bar populaire où les misères physiologiques et morales grouillent devant le comptoir d'étain. Charles-Louis Philippe n'aurait vu dans ce milieu que la misère physique et morale des acteurs et c'est pourquoi cet écrivain composa toujours comme ceux que les lumières éblouissent. Voyez au contraire le *Concert des trois Mousquetaires*, et comprenez l'amour de Salmon pour les lumières artificielles, et vous éprouverez pour l'auteur des *Mœurs de la Famille Poivre* l'admiration que j'éprouve.

La famille Poivre est une famille comme il y en a beaucoup. Les personnages ne sont pas d'exception et Marguerite dans les mains d'un autre n'est qu'une pauvre petite fille. Salmon, sans perdre aucun des caractères essentiels de ses personnages, décore leur pauvre existence avec une richesse inouïe, qui n'est pas le luxe. C'est une fête, mais une fête qui ne peut se comparer avec les autres fêtes. André Salmon est un créateur d'atmosphère ; et tous les milieux qu'il visite, tous les types qu'il anime baignent dans la lumière qu'il apporte avec lui.

Ah, grand-papa Poivre, quel homme adorable a fait de vous ce jeune écrivain quand vous battiez éperdument des mains devant votre petite-fille vêtue en gommeuse dans un Alhambra magnifique de Grenelle ou de la rue de la Gaîté !

L'AMOUR EXIGE, roman par PIERRE GUITET-VAUQUELIN. — (*La Renaissance du Livre*.)

Ce livre est également de ceux qui nous soumettent au charme d'une femme choisie par l'écrivain parmi toutes les femmes qui ne demandent pour être intéressantes que d'être choisies par un écrivain. *L'Amour exige* est l'histoire d'une jeune femme mal mariée. Guitet-Vauquelin a fait de son histoire une remarquable figure d'exception. Stendhal eût aimé cette Eliane et peut-être davantage la jeune Brésilienne Isabella. Car celle-ci possède un peu des qualités farouches de Mademoiselle de la Môle et en général de toutes les grandes amoureuses dont l'étude, quand elle est faite par un homme de talent — et c'est le cas pour M. Guitet-Vauquelin, — ne vaut rien pour l'éducation des jeunes filles. Le charme pervers de ce roman cruellement acerbe est celui de l'époque où nous vivons. Cette époque inquiétante et merveilleuse où les jeunes ne sont pas assez vieux et où les vieux sont trop jeunes.

FRANGIPANE et C^{ie}, roman par Marcel NADAUD. — (*Albin Michel*, édit.)

M. Marcel Nadaud nous raconte avec verve l'histoire de l'inimitable Frangipane qui possède toutes les qualités pour plaire au public, entre autres celle d'être un jeune aviateur, avec un uniforme élégant. Les personnages de M. Marcel Nadaud sont sympathiques, mais quand on pense aux difficultés rebutantes que l'on rencontre pour prendre un taxi un jour de pluie, on se demande

si l'excellent cocher M. Bassinet n'est pas une figure créée par Marcel Nadaud pour nous faire regretter le bon vieux temps.

LE VOL DE LA MARSEILLAISE, par EDMOND ROSTAND. — (*Fasquelle*, éditeur.)

Ce livre de M. Edmond Rostand n'est certainement pas un des meilleurs. Le sujet, la composition de l'ouvrage et la trop grande indulgence de ceux qui ont réuni les poèmes qui le composent font de ce fort volume un livre difficile à lire. L'enthousiasme de l'auteur ne parvient pas à se communiquer à ceux qui ont fait la guerre. Notre génération, à qui l'on présente cette distraction, a de l'héroïsme une conception à la fois plus quotidienne et plus personnelle. C'est évidemment un sujet ingrat qu'un tel sujet, quand l'homme qui s'en fait le serviteur ne l'a pas vécu pour son compte. Le poète qui vient de mourir était sans aucun doute un homme excellent. Cela se dégage de la lecture de ses poèmes, mais son livre ne répond en rien aux besoins intellectuels des hommes de 1914. Je regrette même que l'on ait inséré dans le recueil des poèmes comme celui-ci :

*Mignonne, allons voir si la vitre
Qui, vibrante comme un élytre,
Veut dire, elle aussi : « Je tiendrai ! »
S'orne encore, au bois qui l'encastre,
D'un papier qu'on découpe en astre
Ou bien en croix de Saint-André.*

Les quatre premiers mots rappellent Ronsard, mais la suite n'honore guère le vieux poète français : c'est une fantaisie de petit lignage, n'ajoutant rien à la popularité de l'auteur de la *Samaritaine*.

ALBERT, par JOSEPH POMIÉ. — (*Figuière*, éditeur.)

C'est un petit roman en vers. Les Pyrénées servent de cadre somptueux à la vie un peu enclose d'un jeune instituteur perdu dans un village de la montagne.

Un jeune homme pensif au regard plein de songes...

La campagne et ses détails et quelques nobles émois sentimentaux gravitent autour de ce jeune homme.

LA RONDE DES BLEUETS, par RAOUL LEGUY. — (*Figuière*, éditeur.)

Une petite plaquette bien éditée. L'auteur, M. Raoul Leguy, nous promène malicieusement dans un dépôt de l'arrière et dans un dépôt divisionnaire. M. Raoul Leguy est un observateur de qualité et un humoriste. Je cite cette phrase : « ...c'est toujours une fort mauvaise affaire, pour un jeune homme qui fait son instruction militaire, que de porter un nom trop facile à retenir ».

Des silhouettes bien dessinées isolent aimablement des personnages ridicules et dangereux comme nous en avons tous connu au cours de ces dernières années.

L. H. C. F., par PIERRE LA MAZIÈRE. — (*Albin Michel*, éditeur.)

L. H. C. F., c'est l'hôpital chirurgical flottant, et l'auteur, M. Pierre La Mazière, nous raconte au jour le jour les aventures de cet enfer flottant.

Le soleil de Moudros brûle les rambardes et les rats défendent les coins où l'ombre apporte de la fraîcheur. Des tirailleurs noirs blessés sont les passagers de ce vaisseau tragique où l'on répare la chair humaine déchiquetée et trouée par les obus et les balles. Pierre La Mazière est un écrivain sensible et franc. Il nous montre sur ce bateau... de pleurs, une petite infirmière à cervelle de canari agressif et des braves gens. Presque toujours l'hôpital flottant est en rade. Mais l'auteur a réussi à dessiner rapidement quelques jolis paysages avec des enfants en pantalons bouffants.

Ce livre, comme tous les livres sincères, con-

**Il est ici rendu compte de
tous les livres envoyés en double exempl.
à la Rédaction de J'ai vu...,
30, rue de Provence, Paris.**

tribuera à la destruction de belles légendes sur la Grèce chantée par des poètes et nous n'en souffrirons pas plus que M. Pierre La Mazière, qui est un lettré délicat.

L'AMOUR AUX ETAPES, roman par JOSÉ GERMAIN. — (*La Renaissance du Livre*.)

José Germain, l'auteur de *Notre guerre*, en écrivant ce livre, nous montre cette fois les coulisses de la gloire et le peuple qui habite ces coulisses, c'est-à-dire ceux qui réparent, les bons génies bienfaisants qui réparent les hommes pour leur permettre de retourner au feu, et les rats, les rats médiocres, la sale engeance difficile à prendre, de ceux qui grignotent la réputation des braves, ceux que Georges Fabri appelle les diminueurs de gloire, ceux qui se servent de la lettre anonyme pour dévoiler les ressources de leur belle âme.

Un livre où de tels personnages font galerie ne peut être qu'un livre amer. M. José Germain a cependant sauvé deux jolies silhouettes : celle d'un officier français comme nous en avons tous connu, et celle d'une petite dame qui n'est pas comme toutes celles que nous aurions pu connaître. Cette idylle, petite histoire, finit relativement bien, toutefois. On rencontre dans ces pages une très curieuse petite ville sans morale, une demoiselle à la recherche d'un mari, de vrais soldats dépayés et de faux soldats à leur aise. Mon Dieu, nous avons tous souffert de cela, mais nous ne l'avons pas raconté avec le même bonheur que M. José Germain.

MARINS D'EAU DOUCE, par GUY DE POURTALÈS. — (*Société littéraire de France*.)

Ce livre est calme, reposant et d'une douceur infinie. Le cadre a influencé l'auteur dont la sensibilité aime à se discipliner. On ne peut raconter un tel livre : c'est une suite d'impressions d'enfance et d'adolescence devant la nature bienveillante, le grand lac et les belles barques aux voiles élégantes.

Le titre est bien choisi. Une barque sur un grand lac n'est pas une barque sur la mer, et les limites de ce livre bien écrit sont précisément celles du lac. L'auteur est enfermé dans son livre. Il ne s'échappe pas du cadre fixé, pas plus que le *Papillon* ne peut s'échapper de son lac magnifique et définitif. L'aventure est au bord de la mer et la méditation au bord du lac, et c'est pour ces deux raisons que la philosophie de Guy de Pourtalès est courtoise et balsamique.

LES AMOURS, par PIERRE DE RONSARD, texte publié avec des additions de l'auteur, des notes et des commentaires par AD. VAN BEVER. — Deux volumes. — (*G. Crès*, éditeur.)

Chez l'éditeur G. Crès viennent de paraître *Les Amours*, de Pierre de Ronsard, en deux volumes, qui portent la marque de la maison, c'est-à-dire l'élégance de la typographie et le soin de la mise en pages.

M. Van Bever a écrit des notes et des commentaires pour cet ouvrage. M. Ad. Van Bever a bien servi la littérature française du XVI^e et du XVII^e siècle. C'est un érudit et un écrivain sensible dont les anthologies sont remarquables. Il est bon d'ajouter qu'il n'existe pas de Ronsard complet en France, pour le moment, celui de la collection elzévirienne étant épuisé depuis longtemps.

PIERRE MAC ORLAN.

Du 16 au 31 mai 1919 s'ouvrira à la galerie Devambe, 43, boulevard Malesherbes l'exposition des œuvres, peintures et dessins aquarellés de Victor Fournier. Je parlerai ici de cette intéressante exposition.

LIVRES REÇUS

Bouyssel le Marin, par A. Larisson (Éd. Pierre Lafitte). — *Après de Victor Hugo*, par M. G. Poinot (Garnier, éd.). *La Géole*, par Max Anglès (Renaissance du Livre). — *Comme en un rêve*, par Alice George-Brouillhet (B. Grasset, éd.). — *Primevères et coquelicots*, par Pierre Clerc (E. Figuière, éd.). — *L'âme rouge et le démon vert*, par Paul Soussiès (Renaissance du Livre). — *Maloum et Trévisbar*, par Pierre Albert Birot (Editions « Sic »).

ABONNEMENTS : France et Colonies françaises : Un an : 30 fr. - Six mois : 15 fr. 50. — Etranger (union postale) : Un an : 38 fr. - Six mois : 20 fr.
ADMINISTRATION & RÉDACTION : 30, rue de Provence, PARIS. — (Tél. : Bergère 39-61 ; 39-62). — L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE

(Copyright by L'Édition Française Illustrée, Paris, 1919.)



LE BUSTE D'EDMOND ROSTAND, PAR SARAH BERNHARDT

On sait qu'une grande amitié unissait ces deux grands artistes, qui se durent mutuellement leurs plus beaux triomphes. La créatrice de *L'Aiglon* et de *la Princesse lointaine* a voulu rendre hommage à son poète favori, non seulement en consacrant à sa mémoire une émouvante solennité théâtrale (le 20 mai dernier), mais, mieux encore, en sculptant, pour la postérité, le visage, juvénile et mélancolique à la fois, de celui qui disparut trop tôt du firmament des lettres françaises. On voit ici, spécialement photographiée pour nos lecteurs, l'illustre tragédienne auprès de la selle qui supporte son œuvre.

L'ALLEMAGNE PEUT-ELLE PAYER ?

LES DEMANDES DES ALLIÉS

Les conditions de paix remises le 7 mai aux plénipotentiaires allemands comprennent au chapitre VIII du traité la reconnaissance par l'Allemagne des dommages qu'elle a causés et l'obligation pour elle de les rembourser. « L'Allemagne et ses alliés reconnaissent leur responsabilité pour toutes les pertes et tous les dommages subis par les Puissances alliées et associées en quelque lieu que ce soit, et l'Allemagne s'oblige à réparer tous les dommages causés aux populations civiles et à leurs biens ».

Le traité pose donc le principe d'une réparation totale des maux de la guerre par les puissances qui les ont causés.

Cette réparation se fera en argent et elle se fera aussi en nature. Par exemple, l'Allemagne qui livre aux alliés la plus grande partie de sa flotte de commerce doit fournir à la France 7 millions de tonnes de houille pendant dix ans, plus une autre quantité variable de 20 à 8 millions de tonnes pendant dix ans pour compenser la diminution de productivité de nos houillères dévastées.

Le traité ne fixe pas actuellement le chiffre des sommes à acquitter par l'Allemagne ;

il laisse ce soin à une commission dite des Réparations, qui procédera jusqu'au 1^{er} mai 1921 à un travail d'évaluation; il stipule seulement : 1^o que toutes les sommes dues à titre de réparations constitueront des créances privilégiées dont le paiement s'imposera à l'Allemagne avant toutes autres dettes; 2^o que le contribuable allemand ne pourra payer moins d'impôts que le contribuable allié ou associé le plus imposé.

Telles sont les demandes des alliés : elles n'ont rien que de conforme à l'équité et leur modération même a paru, par certains côtés, une insuffisance et a causé quelque déception, puisque le traité laisse à notre charge les dépenses proprement dites de la guerre qui montent pour la France seule à une somme voisine de 180 milliards.

LA RÉPONSE DES ALLEMANDS

C'est à ces demandes de justes compensations — qui sont en contraste absolu avec les conditions que l'Allemagne nous eût imposées si elle avait été victorieuse, — que nos ennemis opposent une prétendue impossibilité de s'acquitter.

Qu'il prenne un caractère de véhémence ou d'accablement gémissant, le langage de tous ceux qui parlent actuellement au nom de l'Allemagne argue de la même incapacité pour leur pays de faire face aux exigences financières des Alliés. « Nous n'avons plus de colonies. Nous perdons les sels de potasse de l'Alsace, les charbons de Lorraine et de la Sarre, nos denrées alimentaires à bon marché de Pologne et de la Prusse occidentale », déclare le ministre Scheidemann, et toute la presse allemande, après lui, se sert des images qu'il emploie pour représenter que le traité vise à la fin immédiate de l'Allemagne : « Des mains avides et homicides veulent ligoter durement la vie de notre peuple, comme jamais un peuple n'a été ligoté », ou bien : « notre peuple sent la pression des doigts cherchant à l'étrangler », et encore : « les Alliés ont voulu porter un couteau homicide dans le corps vivant du peuple allemand ».

Pour être moins imprégnées de rhétorique verbeuse et moins appliquées à la recherche des gros effets de pathétique, les affirmations d'un ancien ministre des finances de l'Empire comme Helfferich ou du ministre actuel Dernburg sont aussi significatives et arrivent à la même conclusion. A en croire ce dernier, le paiement seul des dépenses publiques exigerait



Trois des grands hommes d'État de l'Allemagne qui font une propagande violente contre le Traité de Versailles du 7 mai : 1 Scheidemann, 2 Bell, 3 Dernburg.

du contribuable allemand un impôt qui, pour les grandes fortunes du pays, s'élèverait, dit-il, jusqu'à 60 ou 70 p. 100 du revenu.

COMMENT LES ALLEMANDS ÉVALUAIENT ANTÉRIEUREMENT LEUR FORTUNE

Ces exposés d'une détresse devenue si soudainement lamentable, cette indignation feinte contre des « procédés d'égoïsme », ou ces appels à pitié d'une pitié qu'ils n'ont jamais pratiquée tranchent de la façon la plus nette avec l'ostentation affectée dans les exposés de la fortune allemande, faits par les Allemands eux-mêmes antérieurement à leur débâcle actuelle.

Le même Helfferich qui plaide aujourd'hui pour la pauvre Allemagne « épuisée » estimait dans un mémoire publié en 1913 la fortune de son pays à 410 milliards et son seul revenu annuel à 50 milliards. Quoique plus modestes, des évaluations comme celles du professeur Ballod attribuent encore à la richesse allemande le chiffre assez respectable de 337 milliards.

Au cours même de la guerre, les documents dont le service de propagande allemande inondait les pays neutres insistaient sur ce fait que notre ennemie avait pu prélever chez elle environ 100 milliards de francs d'emprunts, soit 25 milliards de francs par an, et cela dans

le temps même où son commerce extérieur qui montait cependant à 26 milliards par an était en grande partie annihilé par le blocus des Alliés.

C'est pourquoi, même après l'armistice, un des derniers ministres des finances allemandes, le docteur Scheffer, évaluait les charges budgétaires que son pays aurait supporter à 19 milliards seulement, chiffre inférieur de 3 ou 4 milliards au chiffre probable des mêmes charges budgétaires en France. Si l'on réfléchit que l'Allemagne, même diminuée de l'Alsace et de la Lorraine, ainsi que des territoires cédés à la Pologne, aura une population de plus de 60 millions d'habitants ; que notre pays au contraire, bien qu'accru de ses provinces délivrées, ne comptera pas 40 millions d'habitants, on constate que le contribuable français sera le plus lourdement chargé et qu'il paiera par tête d'habitant 600 francs tandis que l'Allemand paiera environ 350 francs.

CE QUE L'ALLEMAGNE VA PERDRE DE SA CAPACITÉ PRODUCTIVE

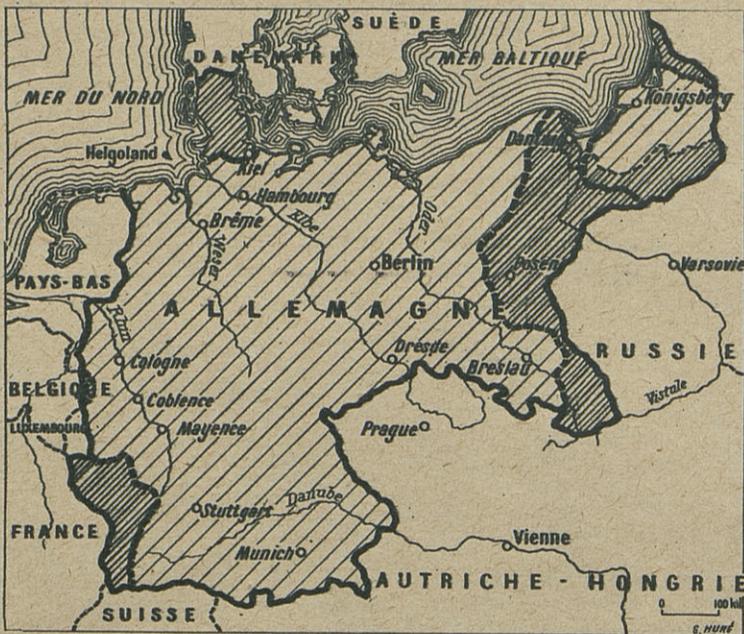
Il est certain que la richesse allemande, due à l'essor prodigieux de son industrie après 1870, va diminuer. D'une part elle va perdre une partie de ce qu'elle appelait cyniquement son « matériel humain ». Sa population, par les pertes de guerre, par l'abandon de l'Alsace et de la Lorraine, des territoires de Haute-Silésie et de Prusse Occidentale va être réduite de près de 10 000 000 d'individus. Peut-être sera-t-elle encore amoindrie par une reprise de l'émigration, autrefois considérable et presque supprimée dans les dernières années d'avant la guerre.

Elle perd cette flotte marchande, création de Guillaume II et orgueil de toute la nation, dont les 5 millions et demi de tonnes constitueront une compensation d'ailleurs insuffisante aux 12 millions de tonnes que ses sous-marins ont coulées aux Alliés.

Avec sa flotte, elle perd toutes les ressources de ses colonies, formant un territoire de 2 600 000 kilomètres laborieusement acquis depuis 1884.

En nous restituant la Lorraine, elle perdit les 21 millions de tonnes de fer qu'elle extrayait annuellement du bassin de Thionville et elle fait de la France, dont la production est ainsi doublée, le plus riche producteur de fer dans le monde entier.

Avec le fer, c'est la houille dont la produc-



L'ALLEMAGNE TELLE QU'ELLE ÉTAIT AVANT LA GUERRE ET TELLE QUE LE NOUVEAU TRAITÉ DE VERSAILLES L'A FAITE. — Les Territoires dont la souveraineté lui est enlevée sont marqués d'un double trait. Elle y perd 10 millions d'habitants, avec l'Alsace et la Lorraine, une partie du bassin de la Sarre au profit de la France; des territoires de Haute-Silésie et de Prusse occidentale au profit de la Pologne; une partie du Schleswig et du Holstein au profit du Danemark. Toutes ces régions sont riches et bien peuplées.



La 1^{re} séance au Parlement de Berlin après la signature de l'armistice. — On sait qu'elle fut orageuse.

88 Milliards de M^{ks} d'emprunts de guerre **88 Milliarden Kriegsanleihe** **doit être une garantie de réparations**

La garantie des emprunts allemands

ruhen sicher auf den großen Erfolgen deutscher Tüchtigkeit!
Qui sont garantis par les avantages ci-dessous

Tonnage coulé par nos sous-marins 17,7 Millions	Versenkter Frachtraum 17,7 Millionen DR. R. T.	Bevölkerungszahl (1914) 67,6 Millionen	Chiffre de notre population 67,800.000 h.
Prisonniers de guerre 3.800.000	Kriegsgefangene 3.800.000	Feld- u. Garten-Erzeugnisse 1.1913 6,7 Milliarden Mk.	Produits agricoles en 1913 6. M ^{ks} 700 M ^{ks}
768 273 Km. c. occupés par nos troupes en pays ennemis	Besetztes feindl. Gebiet 768 273 Km.	Erzeugnisse der Viehwirtschaft 1.1913 8,2 Milliarden Mk.	Valeur de notre cheptel en 1913 8. M ^{ks} 200 M ^{ks}
La paix signée avec la Russie et la Roumanie	Friedensschlüsse Rußland Rumänien	Eisenbahnciz (1913) 61 159 Km.	Longueur de nos voies ferrées 61.159 Km.
Canons pris à l'ennemi 22.891	Früher feindl. Geschütze 22 891	Chemische Industrie jährliche Erzeugnisse 1 1/4 Milliarden Mk.	Industrie chimique 1 M ^{ks} 750 M ^{ks}
Avions abattus 5.517	Vernichtete feindl. Flugzeuge 5 517	Maschinen Industrie jährliche Erzeugnisse 1.1912 2,5 Milliarden Mk.	Machines Industrielles 2 M ^{ks} 500 M ^{ks}

AVANTAGES MILITAIRES obtenus pendant la guerre **Militärische Erfolge** **Wirtschaftliche Leistungen** **AVANTAGES ÉCONOMIQUES**

Eisen 9 Milliarden Mk **Kohle 100 Milliarden Mk** **Kali 1250 Milliarden Mk**
Fer 9 Milliards de M^{ks} **Houille 4400 Milliards de M^{ks}** **Potasse 1250 Milliards de M^{ks}**

Le dessin que nous reproduisons ci-dessus grâce à la courtoisie du *Matin* est un document officiel répandu à des millions d'exemplaires. Couronnant l'arc de triomphe qui symbolisera la puissance économique de l'Allemagne, on lit le chiffre : 88 milliards de marks d'emprunts de guerre, et au-dessous la légende : « Ils sont solidement assurés par les grandioses résultats de l'activité allemande. » Qui peut dire, en présence de ce document allemand, que l'Allemagne ne peut pas payer ?

tion est diminuée chez elle, puisqu'elle nous cède les mines de la Sarre avec leurs 16 millions de tonnes actuellement exploitées et aux Polonais les mines de Haute-Silésie avec leur production de 36 millions de tonnes.

Son agriculture manquera également des dépôts de potasse d'Alsace dont la contenance est évaluée à 1 milliard et demi de tonnes.

CE QUE L'ALLEMAGNE CONSERVE COMME SOURCES DE RICHESSE

Si l'Allemagne doit donner aux Alliés sa flotte de commerce actuelle et reconstruire pour eux pendant cinq ans 100 000 tonnes, il ne lui est pas interdit de reconstruire pour elle-même.

Il est inexact de prétendre que tout développement métallurgique lui est désormais interdit, car il lui reste plusieurs millions de tonnes de minerai de fer sur les 28 qu'elle extrayait annuellement. Il lui reste également la plus grande partie de sa production houillère qui pour l'année 1913 était évaluée à 191 millions de tonnes.

Si elle perd la potasse d'Alsace, elle conserve celle de Strassfurt évaluée à la même époque à 11 millions de tonnes.



« Il ne faut pas signer le traité de Versailles. » Tel est le thème des articles et des conférences des quatre hommes dont nous donnons ci-dessus les photographies : (1) Erzberger, (2) Weisell, (3) Helfferich, (4) Ebert, Président de la République allemande.

Les éléments de vie économique ne sont donc pas retirés à l'Allemagne ; le traité l'astreint seulement à dépenser désormais sur elle-même une partie de son activité envahissante.

Par surcroît, si elle ne peut plus caresser l'espoir odieusement affiché dans un mémoire confidentiel établi en 1916 au grand état-major allemand de nous remplacer partout où nous vendions les produits de nos industries du Nord, systématiquement ravagées, elle n'a pas à opérer sur elle-même cette remise en état de tout son matériel économique. Ni son sol, ni ses usines n'ont été détruits, ils reprennent au lendemain de la guerre toute leur faculté d'utilisation.

L'Allemagne n'a donc à engager au-

cune dépense de reconstruction, et par suite du désarmement qui lui est imposé, elle peut supprimer dans ses prévisions budgétaires une somme de près de 3 milliards nécessaires antérieurement pour l'entretien de son armée et de sa marine de guerre. La situation financière des vaincus est par bien des côtés supérieure à celle des vainqueurs.

CONCLUSION

C'est pourquoi les plaintes, les accès d'indignation de nos ennemis trouvent peu d'écho dans la compassion des Alliés. Si lourd que soit le règlement de compte que nous avons eu à réclamer, nous ne l'avons pas présenté à l'Allemagne seule ; nous en laissons une part à ceux qui ont été associés à ses responsabilités : aux Autrichiens, aux Bulgares, aux Turcs. La part de l'Allemagne reste grande, mais elle n'excède pas ses forces ; en assignant au paiement de ses dettes une période de trente ans, en faisant procéder à une évaluation de ses capacités financières par une commission, le traité institue un mode de libération suffisamment élastique pour ne pas tarir les possibilités de remboursement. Par les moyens d'action : houille, fer, qu'elle est obligée de nous livrer,

par les facultés d'expansion commerciale qu'elle nous cède, l'Allemagne nous met en possession nous-même des principaux éléments de notre relèvement ; mais elle ne perd pas la faculté d'être elle-même un débiteur solvable et d'acquitter les légitimes réparations qui lui sont demandées. Ce qui lui est enlevé, c'est la possibilité de prétendre à une hégémonie économique sur l'Univers, et de reprendre son insolente devise proclamée encore, malgré la défaite, par son ministre Scheidemann : « Deutschland über alles. »

GUSTAVE LEGARET, Agrégé de l'Université.



Une affiche allemande : « Le travail seul peut nous sauver, s'il est discipliné. »



La couverture d'un grand illustré qui synthétise les batailles révolutionnaires « Frères » ?

CE SACRÉ LANDRU!

Par Robert DIEUDONNÉ

Vous ne pouvez pas juger Landru, dit M^{lle} Tassin, vous ne pouvez pas juger Landru, puisque vous ne l'avez pas connu. — Heureusement! dit l'insoupçonnable Hermance, — qui, comme toutes les femmes trop vertueuses, était passablement antipathique.

Mais M^{lle} Tassier, qui ne voulait pas que l'homme célèbre qu'elle avait fréquenté passât pour un malpropre ou un malappris, s'appliqua à nous faire partager son indulgence.

— C'était un poète dit-elle. Il m'aborda un jour sous le métro en m'offrant sa vie et un bouquet de violettes.

— Oh! là là! s'indigna Hermance.

— Oh! tu peux crâner... Il m'a murmuré tout bas: «En fermant les yeux je vois une maisonnette toute blanche au fond des bois...»

— Et tu l'a cur, Manon?

— Pourquoi pas? j'ai apporté une petite table et deux verres, parce que, malgré tout, j'aime boire dans mon verre, même s'il est tout petit.

— Et puis?

— Et puis rien! nous avons fait des promenades charmantes sur la lisière de la forêt de Rambouillet. Quelles chasses à courre! l'équipage de M^{me} la duchesse d'Uzès passait le long de la petite maison où nous nous chauffions à l'automne, avec d'étranges briquettes qui sentaient la côtelette grillée. Chéri, — c'est le nom que je lui avais donné. — Chéri adorait les chiens; chaque fois qu'il en trouvait un en forêt, il le ramenait chez nous et lui présentait une excellente pâtée qu'il faisait avec la viande qu'il tirait du saloir. Bien mieux! lorsqu'il entendait le cor de chasse, c'était un autre homme, tant il aimait les bêtes de meute de M^{me} la duchesse; il remplissait un sac avec les reliefs du saloir et nous nous dirigeons vers le relais pour donner aux chiens des escalopes roses et du mou déjà noir.

Les piqueurs ronchonnaient:

— Si vous les gavez, ils n'auront plus de gorge...

Mais il répondait: «Laissez donc! laissez donc! ils chasseront mieux quand ils auront le ventre plein!»

Ah! le gentil camarade, et le pêcheur à la ligne qu'il était.

En avons-nous tiré des brochets et des anguilles des étangs!

Il les nourrissait si bien!

Pour amorcer, il jetait dans les roseaux des quartiers de viande palpitante: «C'est de la frigorifiée!» disait-il.

Malgré tout, c'était une drôle de viande frigorifiée car, certains jours d'orage, elle sentait vraiment fort!

«Mais les brochets sont moins difficiles que nous, n'est-ce pas? et on les voyait chasser et taper dans les amorces.

Ce qui m'a le plus surprise, c'est que, malgré tous les appâts qu'il jetait, il ne voulait jamais manger sa pêche; un jour même, un bonhomme lui ayant donné une belle anguille, il a refusé d'en goûter en déclarant que le poisson des étangs le dégoûtait un peu.

Hermance interrompit les souvenirs de M^{lle} Tassier.

— Tu ne t'es pas rendu compte qu'il donnait aux chiens et aux poissons la chair de ses victimes? Ah, tu es forte, toi!

Mais Elodie répondit avec juste raison que n'ayant pas encore été assassinée, elle n'avait aucune raison d'avoir des soupçons:

— Je t'assure qu'il était charmant! Il m'avait emmenée dans sa petite villa en

justement pour cela que je le prenais pour un fournisseur de la guerre.

— N'empêche, dit Hermance, que tu as de la veine de n'avoir pas été assassinée.

— Peuh! répliqua M^{lle} Tassin. Pourquoi voulais-tu qu'il me tuât? Je lui avais donné tout ce que j'avais, bien qu'il m'eût promis de m'épouser: j'ai peut-être été un peu vite! mais ce qui m'a sauvé, c'est de ne pas attendre le maire et le curé. Si Landru a fait disparaître un lot considérable de fiancées, c'est sans doute que l'une ou l'autre exigeait de lui une régularisation et peut-être par des cris et des scènes insupportables. Comme il avait déjà un ménage régulier et qu'il ne voulait pas être bigame, il était bien obligé de s'en tirer, — et assez brutalement.

Pour moi, après quelques jours de vie commune, je vis que nous n'étions pas faits l'un pour l'autre; et redoutant de lui faire du chagrin, je partis discrètement, sans même lui réclamer ce que je lui avais remis, préférant ma liberté à la quiétude d'une petite maison si près d'un cimetière.

Oh! il n'a pas couru après moi, mais j'ai appris son désespoir aux petites annonces que j'ai lues dans les journaux.

— Veux! peine de cœur, cherche pour mariage femme sérieuse ayant un peu d'argent; installation dans villa pourvue d'un chauffage intensif.

Et j'ai failli l'aller rejoindre puisqu'il manifestait un tel désir de n'être pas seul.

J'ai failli, dis-je, au point qu'un jour je suis allée à Gambais; la voiture publique m'a conduite jusqu'à la place du village, je me suis dirigée doucement, discrètement vers la petite maison; le jour tombait, une fumée épaisse sortait de la cheminée, une fumée épaisse et grosse:

Il brûle mes lettres! ai-je pensé.

Mais quand il m'aperçut de loin, il leva un visage désespéré en me criant:

— Va-t'en! va-t'en! Je brûle tout mon passé! pour toi, tu es la survivante, tu restes dans ma mémoire... les autres, ce n'est rien qu'un peu de fumée... et le jour du jugement, c'est toi qui témoigneras en ma faveur.

J'ai crié: «Chéri!»

A ce moment, il a sauté dans sa camionnette et est parti à plein gaz. Je suis venue jusqu'auprès du foyer, j'ai retrouvé deux dents, un os, et les baleines d'un parapluie, et j'ai pleuré, car j'avais oublié mon appareil de prothèse dentaire, un jambon de Bayonne et le riflard que m'avait prêté mon cousin Quillardet... J'ai pleuré, car j'ai pensé que malgré ses habitudes de faire feu de tout, mon ami finirait par avoir des ennemis; mais aujourd'hui, puisqu'on l'accuse, je me demande pourquoi il aurait fait disparaître les autres. C'était un homme mystérieux sans doute et il savait que l'amour est plus fort s'il s'attache à la mort. Ah! qu'on l'a aimé justement. Il avait tant de charme!

— Du charme! dit Hermance; et elle nous montra une photographie de Landru qui nous fit admettre que M^{lle} Tassin et les autres étaient singulièrement indulgentes... Ah! les femmes.



Moi, j'ai connu Landru. Il ne m'a pas tué. J'ai envie de le déclarer...

(Dessin de Guérin. — L'Œuvre.)

m'affirmant que le voisinage du cimetière était extrêmement gai; j'avais eu une appréhension mais peu à peu il m'habitua aux tombes et aux mausolées, au point qu'en rentrant à Paris, j'ai loué un appartement qui donnait sur le cimetière de Passy...

— Une page d'amour!

— Mieux que ça, une saison! Jamais pendant les trois semaines que je vécus avec lui, je n'ai éprouvé un instant d'ennui ou de satiété. Il m'a demandé d'apporter mes bijoux et je les lui ai donnés: il m'a demandé quelques titres qui constituaient toute ma fortune, et je les lui ai confiés. Il a pris des bons de la défense nationale. Pouvais-je vraiment me méfier d'un compagnon qui répondait aux invites de M. Klotz? Un jour il m'a emmenée le long de l'étang des Bruyères... — Veux-tu que nous mourions ensemble? me dit-il.

Je lui ai répondu poliment:

— Après toi, mon chéri!

Il a ri, il a ri d'un rire un peu nerveux, et m'a serré le cou avec une écharpe de soie... de soie végétale, qui, comme je me débattais, s'est déchirée en deux.

— Mauvaise étoffe! déclara-t-il.

— Vaudrait mieux la cordelière de Gabrielle Bompard? lui ai-je répondu.

Et nous avons parlé, — il faut bien avoir un sujet de conversation! — des crimes fameux. Il était très sévère pour les assassins: il en parlait surtout au point de vue professionnel. Pranzini qui avait offert les bijoux de sa victime à des filles de joie de Marseille lui semblait un apprenti, et Prado un maladroît pour avoir commis la sottise de succomber avec sa victime. Il connaissait toutes les causes célèbres, depuis trente ans, et prétendait que Troppmann n'avait jamais existé.

Moi qui adore les romans policiers, je prenais un plaisir infini à sa conversation, d'autant qu'entre temps, il trouvait le moyen de me dire des mots d'amour et de me raconter qu'il faisait fortune aisément en vendant des fournitures au ministère des munitions.

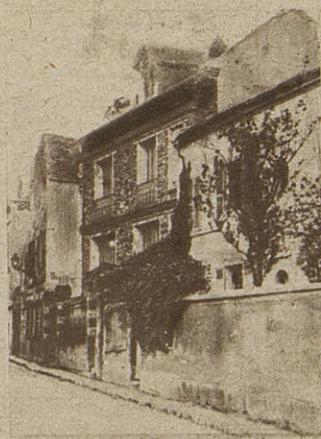
Il était un peu commun, c'est vrai, mais c'est



es gendarmes se rafraîchissent.



La maison de Gambais.



La maison de Vernouillet.



On fouille l'étang des Bruyères.



On fouille, on fouille. Partout on gratte le sol, pour en tirer les objets les plus divers.



Landru amené avec la police pour les perquisitions.



Landru dans les couloirs de la Sûreté générale.

AUTOUR DE L'AFFAIRE LANDRU

Jamais un prévenu d'aussi effroyables crimes n'a tant fait sourire... C'est que le « Barbe-Bleue » aux 94 fiancées apparaît un peu comme un séducteur de vaudeville, et qu'aussi ses victimes étaient bien naïves... Puis, les vaines recherches de la police, cette fouille décevante des étangs de Gambais, qui n'ont amené que la découverte d'un vieux bas et d'un os, semblent apparenter l'affaire à

certaines farces cinématographiques... Il n'en reste pas moins que, mises à part les exagérations et les fantaisies de la presse et du public, Landru reste comptable de la disparition d'une bonne douzaine de femmes... et qu'il n'explique rien. Il n'a eu que ce mot, d'ailleurs admirable et philosophique : « Sait-on jamais, messieurs, où vont les femmes qui vous quittent ? ! »

LA SOUDURE ÉLECTRIQUE ⁽¹⁾

CHACUN sait que l'on soude maintenant les métaux à l'aide du chalumeau oxyhydrique ou oxyacétylénique qui donne une flamme d'une température très élevée ; on ajoute même du métal pendant l'opération, de manière à boucher les creux qui pourraient se produire et, en somme, à faire disparaître la trace même de la soudure.

Eh bien ! on en fait autant avec l'arc électrique dont la température est au moins aussi élevée que celle de la flamme du chalumeau. Il n'y avait pas de raison, en effet pour que la « flamme électrique » ne fût aussi capable que la flamme chimique.

Mais le progrès, en matière de soudure électrique a été plus lent que par l'autre procédé. Cela tient à ce fait que le transport des gaz est très facile puisqu'on peut les mettre en bouteilles, tandis que l'électricité exige la présence d'une usine génératrice à côté de l'atelier de soudure. Les industriels ont couru au plus commode, et pendant que la soudure par le chalumeau pénétrait dans les ateliers, celle par l'arc végétait misérablement.

Il fallait la guerre pour lui permettre de prendre sa revanche ; elle a été éclatante.

Rappelons son histoire, qui est intéressante.

Il y a quelque trente-cinq ans, un ingénieur russe, M. Bernados, essayait de souder des tôles en faisant jaillir l'arc électrique entre elles et un crayon de charbon semblable à ceux des lampes à arc ordinaires. Les premières expériences furent couronnées d'un certain succès puisque, actuellement encore, le procédé subsiste dans quelques usines pour faire des travaux grossiers, pour boucher des trous. C'est que, avec l'arc on peut aussi, non seulement fondre les surfaces des tôles rapprochées, mais encore mettre en fusion des fragments de métal d'apport qui s'incorpore à la pièce mal venue et rétablit l'harmonie de sa surface.

L'idée était dans l'air, comme on dit. Un autre ingénieur russe, Slavianoff, songea à remplacer le crayon de charbon par une baguette de même métal que ceux à souder. L'arc jaillit également entre cette baguette et les pièces, mais c'est la baguette elle-même qui, en fondant, apporte le métal nécessaire à la soudure.

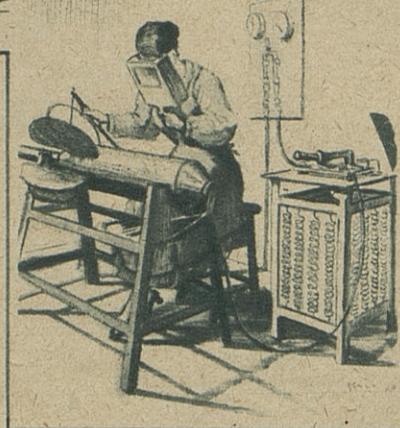
Malheureusement, l'arc obtenu par ce moyen ne possédait pas une stabilité suffisante : il courait d'un côté et d'autre de la baguette, s'éteignait, se rallumait. La solution du problème consistait donc à trouver le moyen de maîtriser cet arc capricieux, de l'amener à conserver une meilleure dignité de lui-même.

Un ingénieur suédois — M. Kjellberg, entouré de la baguette métallique d'une chemise protectrice, qui jouait le rôle de camisole de force, pour régulariser le débit de l'arc. Cette enveloppe n'est autre

(1) Nous remplaçons notre page : La Science pittoresque, par cet article qui nous a été souvent demandé.



Soudure par le procédé Kjellberg qui stabilise la direction de l'arc et améliore la matière même à souder.



SOUDURE ÉLECTRIQUE D'UNE BOMBE DE TORPILLE.

Soudure électrique avec une électrode de charbon procédé Bernados. Dégage trop de chaleur et risque de brûler le métal.

électrique qui porte le métal là où l'ouvrier le désire. Et la quantité de métal déposé est toujours la même sur toute la longueur de la soudure qui devient ainsi très régulière.

Autre avantage : l'échauffement des tôles un peu épaisses peut être combattu en maintenant l'une des faces constamment mouillée. Enfin, l'opération est très rapide, puisque le métal fond, sur une épaisseur de 3 millimètres, dès que l'arc jaillit.

condensée en un point, n'affecte pas la composition moléculaire du métal au voisinage de la soudure, inconvénient que l'on peut reprocher au chalumeau à cause de sa large flamme.

On peut effectuer, avec l'arc électrique, toutes sortes de soudures sur des tôles quelconques ; ainsi les industries de la guerre l'ont utilisé pour souder des ailettes sur les obus ou les torpilles aériennes. Cependant, lorsque les tôles sont très épaisses, il faut procéder à plusieurs opérations successives en commençant par la base, parce que l'arc ne produit pas la fusion du métal à une profondeur supérieure à 3 millimètres. Mais que d'avantages ! On peut souder à l'arc électrique des chaudières de navires, sans vider l'eau qu'elles contiennent, et boucher toutes les fissures, quel que soit leur emplacement : sous la chaudière, au-dessus, sur les côtés, au voisinage ou non des rivets, tandis que le chalumeau ne peut travailler qu'à plat.



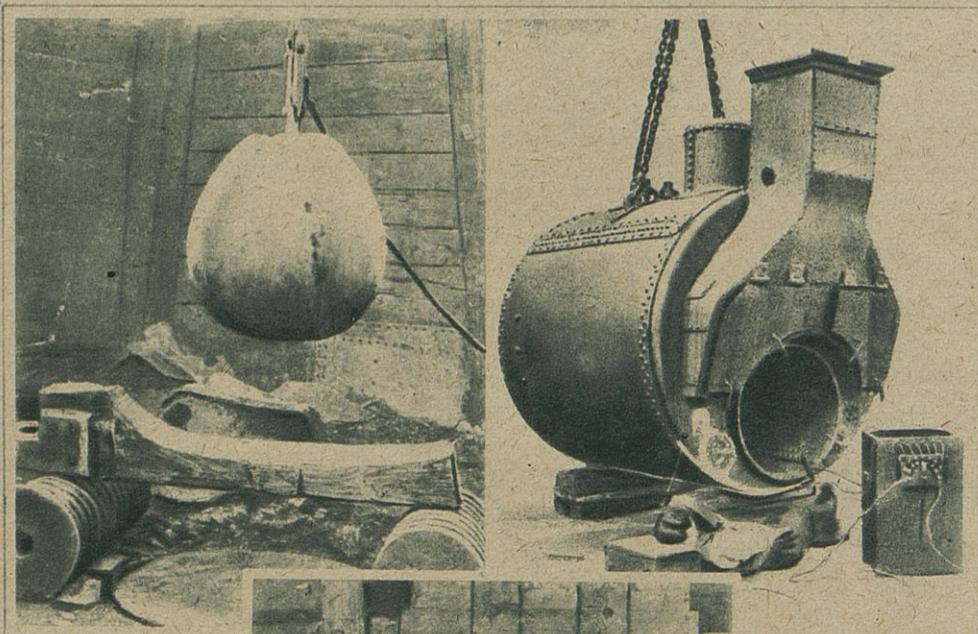
Cela est si vrai que des bateaux ont été équipés avec de puissants postes de soudure à l'arc électrique pour porter aux navires, qui ont besoin de réparations urgentes, dans les ports mêmes, le secours de leurs services. Tous les ports des pays Scandinaves, en Angleterre, en Amérique et même le Havre et Marseille, possèdent de ces ateliers maritimes.

Il y a mieux encore. Lorsque les dents d'une roue, lorsque l'arbre de couche d'un navire, sont usés par un trop long usage, lorsque leur carrière paraît finie et que leur remplacement s'impose, l'arc électrique intervient avec une efficacité merveilleuse. La baguette s'approche des dents usées de l'arbre creusé par le travail et dépose son métal sur les surfaces amoindries pour leur apporter un nouvel élément de vitalité, une épaisseur métallique supplémentaire capable de supporter l'usage, de remettre en état, pour un nouveau service, les pièces destinées à la ferraille !



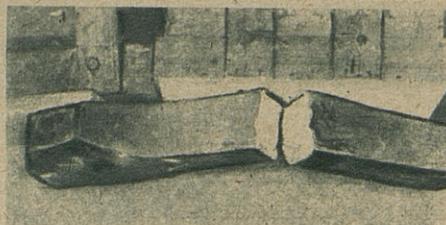
Dans cette application relativement nouvelle de l'arc électrique, dont nous donnons dans la série d'images qui illustrent cet article quelques applications intéressantes, il ne faut voir qu'une concurrence heureuse du chalumeau et non un procédé de soudure capable de détrôner l'ancien. L'un et l'autre se complètent et dans tous les ateliers où l'électricité ne peut pénétrer, le chalumeau régnera toujours en maître. Ce sont deux outils frères, deux outils qui poursuivront une brillante carrière dans la vie industrielle, et contribueront largement au progrès de l'industrie métallurgique, qui va prendre au lendemain de la guerre un essor considérable.

LUCIEN FOURNIER.



Réparation de l'étambot soudé électriquement. — Au-dessus, un mouton qui calculera la résistance.

Réparation d'une chaudière par la soudure électrique à l'arc. — Au-dessous de la pièce, l'ouvrier au travail.



Etambot soudé électriquement puis cassé au mouton. — La cassure s'est produite à côté de la soudure.

Mais le principal avantage réside dans la domestication de l'arc

Les techniciens ajoutent encore que l'énorme température, étant

J'ai vu.

CEUX QUI VONT SURVOLER L'ATLANTIQUE

Ce sera la grande prouesse aéronautique de l'année 1919. Certes, franchir l'océan Atlantique représente aujourd'hui un tour de force ; mais le tour de force sera prochainement accompli, n'en doutez pas, et s'il est un regret, c'est que peu de chances nous soient offertes de triompher en cette épreuve. Voilà pour nous un grand dommage. Le pays qui sortira vainqueur de ce formidable tournoi n'est-il pas assuré d'un privilège durable, et son renom d'un éclat exceptionnel? Ajoutez à cela que la victoire sera riche de bienfaits de toutes sortes pour l'industrie qui l'aura conquise. Or, Américains et Anglais sont nos maîtres en cette affaire et, grands favoris, attendent de leur activité méthodique et d'une préparation minutieuse, un succès dont seul le hasard pourrait nous gratifier. La fortune, dira-t-on, joue son rôle en une aventure aussi chanceuse. Libre à qui voudra d'asseoir son espérance sur une base aussi fragile!

LES CONCURRENTS.

On sait que le *Daily Mail* offre un prix de 10 000 livres (250 000 francs) au pilote qui, le premier, se rendra en soixante-douze heures consécutives d'Amérique en Angleterre ou réciproquement. De tous les concurrents, seuls les Américains ne sont pas inscrits pour le disputer : la traversée de l'Atlantique est une tentative officielle dont le gouvernement des États-Unis entend recueillir le bénéfice. Au surplus, la victoire n'est-elle pas à elle seule la plus belle, la plus enviable des récompenses?

La Suède aborde l'épreuve avec un appareil Sundstedt, mû par deux moteurs Liberty de 400 HP... La France s'y hasarderait-elle avec le C-23, celui-là même qui, piloté par le brave Fontan, dut à plusieurs reprises s'en revenir au sol, à l'orée du voyage? L'Angleterre, l'Amérique, l'Italie sont mieux armées : les deux premières mettent en ligne un matériel exceptionnellement puissant.

Huit avions, 1 hydravion, 2 dirigeables portent les ambitions de nos alliés d'outre-Manche. Le Fairey, le Sopwith, le Martinside, le Short, l'Alliance, sont des appareils mono-

ment le Whitehead ainsi que l'Handley-Page : le Boulton and Paul se contente de deux moteurs Napier. La capacité de vol des appareils va de vingt heures, pour le Fairey, à trent-six et même quarante heures pour le Short et les gros appareils multimoteurs, leur vitesse de 110 à 160 kilomètres à l'heure.

Le colonel Porte fonde de légitimes espérances sur le Porte, Super-baby, hydravion triplan qui possède 5 moteurs, développant une force totale de 2 000 HP. Les deux diri-

ment l'équipe anglaise. Nos alliés, on le voit en faisant simultanément appel à l'avion, l'hydravion, au dirigeable, — entendent procéder à un essai méthodique et demanderont l'expérience le maximum d'enseignements pratiques. Est-il utile de souligner qu'ils multiplient d'autant leurs chances de triomphe?

L'hydravion est, seul, adopté par l'Amérique. Deux types d'appareils sont en présence le N.C.I. et le Curtiss, munis, le premier de 3 moteurs Liberty de 400 chevaux, le second de deux moteurs de la même marque.

Quant à l'Italie, elle confie ses couleurs au Caproni triplace, dont les 3 moteurs Isotta Fraschini ou Liberty mettent au service du pilote une force de 1 200 chevaux.

Ecartons momentanément le Sundstedt, (un pilote russe l'a mis à mal dernièrement), et le Short qui valut au capitaine Wood un bain prolongé dans la mer d'Irlande. Quatorze ou quinze appareils (faut-il compter le C-23?) attendent actuellement un temps favorable pour prendre leur essor. Quand partiront-ils? D'après le *Daily Mail*, la tentative serait une fois de plus ajournée; l'*Exchange Telegraph* annonçait au contraire que les hydravions américains s'élèveraient de la baie des Irépassés, le 10 mai et navigueraient vers les Açores, quelles que fussent les conditions météorologiques. Pure exagération! Il n'est pas besoin d'être grand roc pour s'en convaincre : trop de périls menacent les audacieux pilotes pour qu'ils consentent à les augmenter délibérément.



Major Gran.

Amiral Mac Kerr.

Major Bracklev.

L'ÉQUIPE ANGLAISE QUI SE PRÉPARE À TRAVERSER L'ATLANTIQUE ET A RECUEILLIR LE PRIX DE 10.000 LIVRES (250.000 FRANCS) OFFERT PAR LE "DAILY MAIL" À CELUI QUI LE PREMIER ACCOMPLIRA CETTE SPLENDIDE PERFORMANCE. ON A DE FORTES RAISONS DE CROIRE QUE LES AVIATEURS ANGLAIS EMPRUNTERONT L'ITINÉRAIRE QUI PART DE TERRE-NEUVE EN IRLANDE SANS ESCALE, C'EST-À-DIRE UN RAID DE 3100 KILOMÈTRES, MAIS CE COUP D'AILÉ GIGANTESQUE N'EFFRAIE PAS NOS ALLIÉS.

LES ITINÉRAIRES

Le choix de l'itinéraire pose un problème fort délicat. Aller au plus court n'est pas forcément la meilleure solution. La possibilité d'une escale, dût-elle allonger le voyage, présente un sérieux avantage que nul ne peut négliger d'un cœur léger. Certaines régions de l'Atlantique sont profondément troublées et leur traversée présente de gros dangers. Quoi qu'il en soit, quatre routes sont envisagées qui, chacune, présente ses avantages.



4 moteurs Rolls-Royce de 200 chevaux entraî-

geables rigides bien connus, le R-33 et le R-34 avec leurs 6 moteurs complètent magistralement.

(A suivre)

CLAUDE DORET



QUELQUES PILOTES ENGAGÉS POUR L'ÉPREUVE DE LA TRAVERSÉE DE L'ATLANTIQUE

L'français Fontan. C^{te} Porte (anglais). L' O'Bryan (américain). S. Pickles (américain). C^{te} Lipsner (américain). Harry Hawker (anglais).

J'ai vu...

Les Échos de J'ai Vu...



Aux obsèques de Miss Cavell, l'héroïque nurse anglaise assassinée par les Allemands. — Sa dépouille a été ramenée de Belgique en Angleterre où le gouvernement lui fit de splendides funérailles.



Les deux capitaines — deux sœurs — des deux équipes féminines de foot-ball.



Une équipe féminine de football qui pour l'entraînement, la science du jeu et la virtuosité de ses attaques, pourrait rivaliser avec bon nombre d'équipes masculines.

LE CAS LANDRU

Malgré la conférence de la paix, le départ de M. Orlando et l'arrivée des délégués allemands, l'affaire Landru est parvenue à s'imposer à l'attention publique. D'abord placée à la troisième page des quotidiens, ensuite à la deux, elle a enfin conquis la une. Cela s'appelle forcer le succès.

Aujourd'hui Landru a une situation de premier plan dans la presse et il faut avouer qu'il l'a bien méritée par son labeur acharné. Alors qu'une demi-douzaine de diplomates sont arrivés à grand-peine au bout de six mois à taillader tant bien que mal trois ou quatre nations, il a réussi, à lui seul, à couper en petits morceaux une douzaine de femmes.

Et cela, le plus discrètement du monde, sans rédiger de communiqués. Bien plus habile que les Boches, il faisait vraiment disparaître ses victimes sans laisser de traces.

Et quelle admirable méthode! Ce nettoyeur de fiancées nous apparaît comme un éminent stratège. Il savait choisir son adversaire, organiser son champ de bataille. Son P. C. de Gambais était si judicieusement placé qu'il a pu rester indéfiniment à l'abri des ennemis. Usant de moyens de transport, il employait tour à tour la voie ferrée et le camion automobile, car la rapidité est le plus sûr facteur du succès et l'instrument de la surprise. Il n'ignorait enfin ni l'utilité des tranchées, ni la puissance du feu dans l'assassinat moderne.

Sa connaissance profonde de la psychologie des foules lui a permis de pousser l'audace jusqu'aux dernières limites. Un autre eût redouté la curiosité des voisins, les recherches intempestives. Mais quoi! les fiancées de Landru parlaient pour la campagne en camionnette, le sourire aux lèvres, avec tout leur barda, en un temps où des milliers de jeunes gens adoptaient le même genre de vie et risquaient pour le moins d'être portés disparus. Landru pensait que l'arrière oublie vite ceux qui parlent dans ces conditions et il ne se trompait guère.

Il dressait scrupuleusement sa liste de pertes, sans essayer le moins du monde de tromper le public. S'il ne l'a pas publiée, c'est assurément pour se conformer aux instructions de la censure qui ne l'aurait pas laissée paraître.

Voyez-vous, Landru a su s'adapter aux conditions de l'époque guerrière que nous vivions. Sans être le moins du monde un professionnel, sans posséder le moindre brevet, il a pu égaler les meilleurs spécialistes dans l'art de tuer. Il est resté longtemps inconnu, car la gloire arrive lentement aux amateurs qu'on s'obstine à ne pas prendre au sérieux.

De toutes ces observations il appert que Landru n'est pas responsable. C'est un cas de névrose de guerre bien caractérisé. Je ne doute pas que le docteur Paul, médecin légiste averti, n'arrive aux mêmes conclusions que moi. Et si, par surcroît, on arrivait à prouver que Landru était un lecteur du lieutenant-colonel Rousset, le tribunal convaincu l'acquitterait à l'unanimité.

ARIEL.

ACCOMPAGNATRICES

C'est un nouveau métier qui nous vient d'Angleterre. Quelques bourgeois de Londres, ruinées par la guerre, ont imaginé, pour augmenter leurs revenus, de servir de guide à des femmes de province, à des étrangères venues seules à Londres, ou dont les maris ont la plus grande partie de leur temps pris par les affaires.

Il ne s'agit pas, bien entendu, pour ces dames, de remplacer Joanne. Ce n'est pas pour faire visiter les églises, les musées, les monuments publics que ces guides mondains offrent leur concours aux visiteurs.

Mais une ville ne se compose pas seulement de ses curiosités officielles. Il y a encore le théâtre, les théâtres, les restaurants, les courses. L'endroit élégant où va l'indigène, l'époque à laquelle on doit s'y rendre; la pièce qu'il faut annoncer; le thé chic et celui qui ne l'est pas; l'exposition dont on parle; tout

cela, l'étranger qui fait ses premiers pas dans une grande capitale l'ignore presque toujours.

Le guide joue alors le rôle de l'hôtesse; elle lui présente sa ville dans l'intimité. Le touriste ordinaire n'en sort d'habitude qu'en décor; le touriste plus averti, qui se livre à ces dames, en connaît l'âme.

L'idée est amusante. Il serait à souhaiter que cet exemple fût imité chez nous. Trop souvent, les étrangers ne connaissent de nos villes et surtout de Paris, en dehors des musées, que le côté bruyant et factice. Il y en a un autre et qui vaut mieux.

NOMS DE CHIEN

Un des concierges de Versailles possède un superbe chien policier qui répond, quand il est bien disposé, au nom de Bismarck, les délégués allemands qui sont, pour l'instant, les seuls hôtes du parc et du château ont fait la connaissance de ce su-

perbe loup et sont pleins d'attention pour lui.

(— Nous ne sommes pas des barbares!)

Toutefois, quand ils ont appris le nom de leur nouvel ami, ils ont fait la grimace, jugeant que son propriétaire manquait un peu de respect au véritable fonctionnaire de la patrie allemande, et, comme ils ne sont pas dépourvus de toute humour, ils ont débaptisé le chien pour leur usage personnel: ils l'appellent: Clemenceau!... avec l'accent. Ce nom auquel ne répond l'intéressé que les jours assez rares où il est tout à fait de bonne humeur.

LA BOURSE

L'activité dont fait preuve le marché est grande, et il suffirait de bien peu de chose pour déclencher un mouvement en avant de toute la cote.

L'argent est abondant et n'attend que de bonnes occasions pour s'employer.

Nos rentes ont été beaucoup plus animées que les semaines précédentes. Cependant, au cours de ces dernières séances, elles n'ont pu terminer au plus haut.

Le change sur l'étranger reste tendu.

Les fonds russes qui avaient été délaissés ont repris une grande activité et regagné plusieurs points. Le bolchevisme paraît bien ébranlé.

L'Extérieur reste très ferme, ainsi que les fonds japonais. Le Turc unifié a un marché très animé. Le Conseil d'administration de la Dette publique ottomane a avisé le gouvernement turc qu'aucun excédent sur les revenus de 1917 et 1918 ne lui sera payé tant que le service des coupons n'aura pas été entièrement réglé.

Le groupe de nos établissements de Crédit est l'objet d'un marché très suivi, en prévision des affaires qui se préparent.

Le groupe des valeurs métallurgiques et des transports se raffermir progressivement.

G. LAVAINE.



L'entrée des plénipotentiaires allemands à la Conférence de Versailles le jeudi 7 mai — M. William-Martin, directeur du Protocole, indique de la main leurs sièges à M. de Brockdorff-Rantzau et aux autres plénipotentiaires ennemis qui l'accompagnent (Dessin officiel de Simont.)

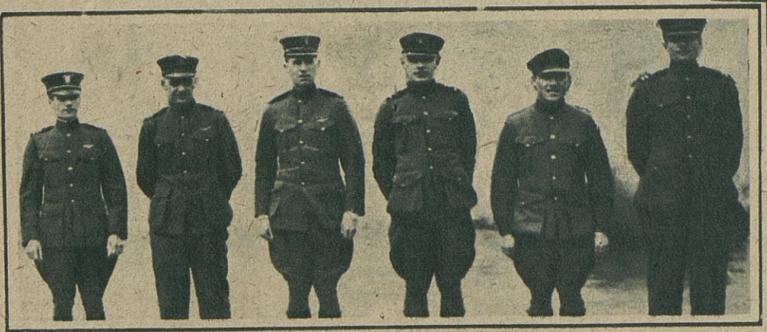


(En haut) M^{me} FAVART. — (Au-dessous) PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — (En haut) PORTRAIT DE JEUNE FEMME. — (Au-dessous) LA CAMARGO.
(Au centre) PORTRAIT DE JEUNE FEMME.

LES PASTELS DE QUENTIN DE LA TOUR EXPOSÉS AU LOUVRE

Le Louvre vient de recevoir en cérémonie — M. Poincaré présidait — l'œuvre du grand peintre De La Tour, qui subit pendant la guerre les pires vicissitudes. La ville de Saint-Quentin, dont il était l'orgueil et le joyau, fut en effet envahie comme on sait, et tous les pastels

du merveilleux artiste, aux couleurs frêles et transparentes comme un duvet de papillon, furent transportés à Maubeuge. Par miracle, ils nous en reviennent frais, intacts, ayant gardé tout leur charme, et toujours pareils à un rayon dansant de poussière lumineuse.



L'équipe du N.C.-4 qui accomplit le raid prodigieux. (De gauche à droite.) Lt. Read, Stone et Hinton, pilotes; Road, télégraphiste, Howard, mécanicien, et lieutenant Breesse: Au-dessus sur la sphère: les quatre routes qui s'offrent aux aviateurs pour aller en Europe.

Un fait historique — Trois hydravions américains ont survolé tout l'Atlantique

La traversée de l'Atlantique par avion est un fait accompli. Le premier coup d'aile dans cette tentative surhumaine et qui comptera dans les grandes dates de l'histoire des hommes, a été donné par des Américains, le vendredi 16 mai à 23 heures, à Terre-Neuve dans la baie des Trépassés. Trois hydravions le N. C. 1, le N. C. 3 et le N. C. 4 décollèrent pour le vol splendide et le N. C. 4, piloté par le lieutenant Read, avec comme seconds les lieutenants Stone et Hinton, atterrissait le 17, à Horta, dans les îles Açores, à 14 h. 25 (heure française). Il avait donc accompli sans escale un trajet de 2 137 kilomètres en quatorze heures treize minutes. A l'heure où nous mettons sous presse on ne sait pas encore s'il a accompli la dernière partie de son trajet: Açores-Lisbonne. Le sort des hydravions N. C. 1 et N. C. 3 a été moins heureux. Rappelons — nos lecteurs en trouveront l'exposé dans l'article de Claude Doret déjà sous presse lorsque l'exploit a été accompli — que la traversée de l'Atlantique, telle qu'elle a été conçue par la marine américaine comportait trois étapes. New-York-Terre-Neuve (1850 kil.) Terre-Neuve-Açores (2 187 kil.), les Açores-Lisbonne (1710 kil.) soit un trajet total de 5 747 kilomètres. La tentative des Américains avait été minutieusement préparée: un torpilleur, tous les 80 kilomètres, jalonnait le parcours: la nuit les points de repère étaient lumineux. Le jour ils se signalaient par d'épaisses fumées. Les avions avaient subi de minutieux essais et la régularité des 4 moteurs de chacun d'eux avait été mise à l'épreuve avec succès.

QUELQUES FRANÇAIS PRÉCURSEURS DU RAID SPLENDIDE. — DE BAS EN HAUT: VÉDRINES, BLÉRIOT, GARRÓS, LATHAM.

QUELQUES-UNS DE CEUX QUI ONT "BIEN MÉRITÉ DE L'AVIATION". DE BAS EN HAUT: ORVILLE WRIGHT, SANTOS-DUMONT, CHAVEZ ET COLI.



LES " LEÇONS

Par M. Édouard LEROY

MOUVEMENT D'ÉLEVATION DE LA JAMBE.



DU TIGRE " (1)

Professeur de CLEMENCEAU



la poitrine, augmente beaucoup la capacité respiratoire, par suite du jeu forcé des intercostaux et des abdominaux, améliore de ce fait la circulation, développe les pectoraux, les muscles des bras, avant-bras et de l'épaule. Il est donc tout indiqué pour effacer les épaules et les omoplates en faisant travailler tout particulièrement les muscles fixateurs, détasse les disques intervertébraux, combat efficacement la scoliose et la lordose en fortifiant la région lombaire.

COUCHÉ — MOUVEMENT DE FLEXION DU BASSIN ET DES GENOUX.

EXERCICE. — Élévation alternative latéralement des jambes, sans flexion du genou.

POSITION. — Les talons joints, les genoux tendus, l'articulation du bassin, des régions lombaire et dorsale en extension complète, la main gauche à la hanche, le pouce en arrière, le coude dans le plan du corps, l'épaule effacée, le bras droit aussi tendu que possible, sans remonter l'épaule, la tête haute et droite, le menton horizontal en expiration aussi complète que possible.

DESCRIPTION. — Commencer à inspirer en élevant la jambe droite, dans le plan latéral du corps. Le genou et le cou-de-pied complètement tendus, monter la jambe le plus haut possible, arrêter avant de plier le genou et essayer d'arriver en même temps qu'au maximum d'élévation au maximum d'inspiration. Il faut conserver le genou gauche tendu, l'articulation gauche du bassin en extension aussi complète que possible, le tronc dans la position initiale, en s'efforçant de ne pas déplacer le haut du corps à gauche, de ne pas plier le bras droit, de ne pas pencher ni tourner la tête.

Revenir à la position de départ, en commençant à expirer et descendant doucement et progressivement la jambe droite toujours aussi tendue que possible.

Poser le talon droit à côté du gauche et sur la même ligne, en finissant d'expirer, et en évitant de plier le genou gauche, de pencher le corps à droite et de plier le bras droit.

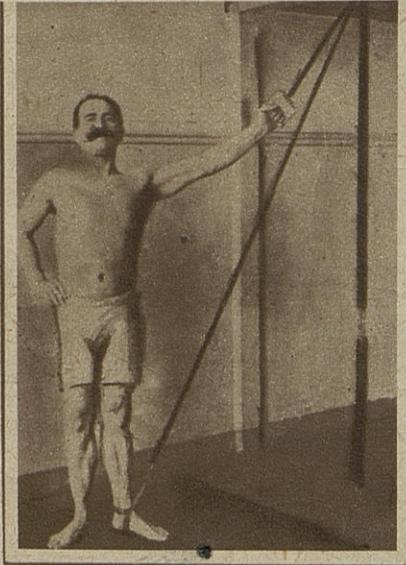
BUT. — Cet exercice a tous les avantages des deux précédents avec une action favorable sur les organes de la génération et une efficacité particulière pour la diminution des hanches.

COUCHÉ — MOUVEMENT VERTICAL, DES BRAS.

EXERCICE. — Etant couché, les bras tendus dans le prolongement du corps, les amener tendus jusqu'à terre sur les côtés du corps et revenir à la position initiale.

POSITION. — Couché la tête vers l'appareil, une poignée du Zofri Exerciser de Williams dans chaque main, les mains serrées fortement, les ongles en dessus, les bras allongés parallèlement dans le prolongement du corps et reposant sur le sol dans toute leur longueur, la tête posée sur le sol, la région cervicale relâchée et adhérente au sol sur toute sa longueur, le menton sur le cou, la région lombaire relâchée et touchant le sol, les jambes jointes, les genoux allongés, le dessous des genoux au sol, les chevilles et les bords intérieurs des semelles se touchant, les talons posés à terre en inspiration maximum.

DESCRIPTION. — Commencer à expirer, amener doucement et progressivement sans secousses les bras tendus jusqu'au sol à côté du corps, en finissant d'expirer complètement au moment où ils appuient sur le sol sur toute leur longueur; essayez pendant tout ce temps que la région cervicale, la région lom-



MOUVEMENT D'ÉLEVATION DE LA JAMBE SUR LE COTÉ. — POSITION DE DÉPART.



MOUVEMENT D'ÉLEVATION DE LA JAMBE SUR LE COTÉ. — POSITION D'ARRIVÉE.

baire, le dessous du genou n'abandonnent pas le sol, les jambes restant jointes, de contracter les muscles extenseurs des bras, les pectoraux et les abdominaux, de façon que les omoplates touchent sur toute leur surface. — Revenir à la position initiale en commençant à inspirer, conserver les bras tout à fait tendus et parallèles. Essayez d'arriver à toucher terre, comme au départ, en arrivant au maximum d'inspiration; comme à l'aller, il faut s'efforcer de ne pas quitter le sol avec l'une quelconque des parties du corps, il est préférable d'arrêter le mouvement des bras à la première sensation de soulèvement. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre sensation de fatigue.

BUT. — Cet exercice donne énormément de souplesse à l'articulation de l'épaule, développe

piration. Revenir à la position initiale en commençant à expirer et étendant doucement et progressivement les articulations des genoux et du bassin, en évitant de soulever les bras, les régions cervicale et lombaire; les jambes toujours jointes, essayer d'arriver en même temps qu'au maximum d'extension au maximum d'expiration. S'efforcer d'appliquer les dessous des genoux au sol. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre sensation de fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

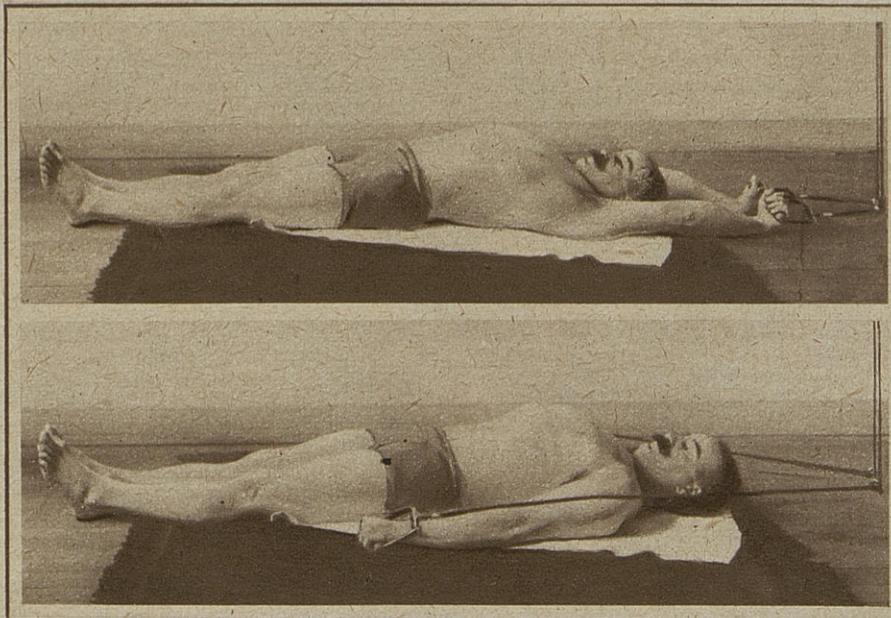
BUT. — Ce mouvement a tous les avantages du précédent, avec une action plus marquée encore pour les régions lombaire et abdominale, favorise l'élongation de la colonne vertébrale, a une action heureuse sur les fonctions digestives et est très indiqué pour diminuer l'obésité, en plus de la souplesse qu'il procure aux articulations du genou et du bassin et du développement des muscles des jambes.

COUCHÉ — FLEXION DU BASSIN SANS FLEXION DES GENOUX.

EXERCICE. — Etant couché, fléchir l'articulation du bassin, les jambes restant tendues et revenir à la position initiale par l'extension de la même articulation.

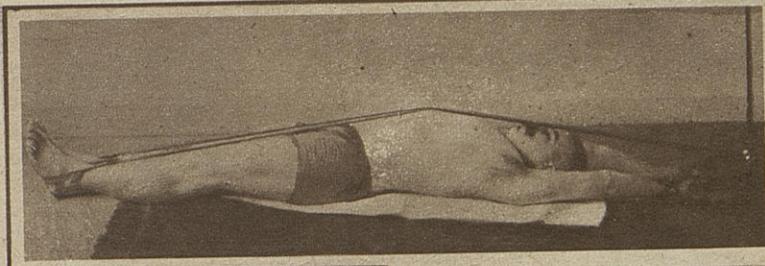
POSITION. — Etant couché, la tête vers l'appareil, les bras tendus parallèlement dans le prolongement du corps et reposant sur le sol dans toute leur longueur, y compris le revers des mains, tout le corps en extension complètement à plat, les jambes jointes et allongées étant au maximum d'expiration.

DESCRIPTION. — Commencer à inspirer en pliant doucement et progressivement l'articulation du bassin, sans flexion



(En haut) : EXERCICE COUCHÉ : MOUVEMENT VERTICAL, DES BRAS, DÉPART. (Au-dessous) : MÊME MOUVEMENT, POSITION D'ARRIVÉE.

(1) Voir nos 2 derniers numéros (10 et 17 mai).



FLEXION DU BASSIN SANS FLEXION DES GENOUX. — POSITION DE DÉPART.

aucune des genoux, en évitant de quitter le sol avec le bassin, la région cervicale et les bras; les jambes toujours jointes, l'articulation de la cheville en extension, essayer d'arriver en même temps qu'au maximum de flexion, au maximum d'inspiration.

Revenir à la position initiale en commençant à expirer et étendant doucement et progressivement l'articulation du bassin en évitant de soulever les bras, les régions cervicale et lombaire; les jambes toujours jointes et



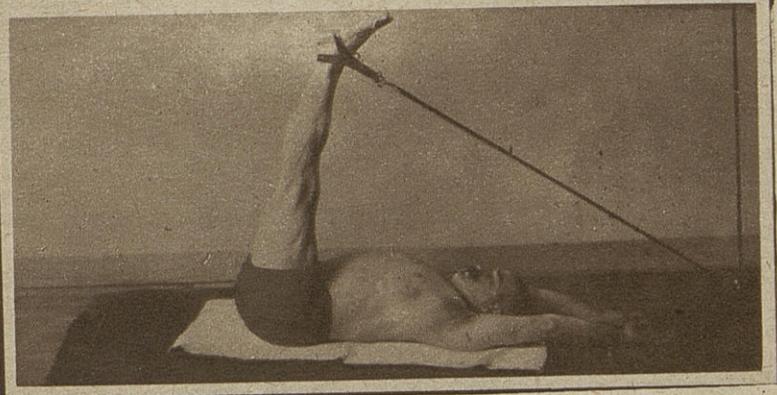
MOUVEMENT DE FLEXION DU BASSINET DES GENOUX. — POSITION D'ARRIVÉE.

allongées, essayer d'arriver en même temps qu'au maximum d'expiration au maximum d'extension, s'efforcer d'appliquer les dessous des genoux au sol. Répéter l'exercice jusqu'à la moindre fatigue de l'une quelconque des parties du corps.

BUT. — Ce mouvement a tous les avantages des deux précédents, avec une action encore plus efficace sur le développement des muscles des jambes, de la région lombaire et sur la diminution de l'obésité.

(A suivre.)

ÉDOUARD LEROY.



FLEXION DU BASSIN SANS FLEXION DES GENOUX. — POSITION D'ARRIVÉE.

APRÈS LES ALLEMANDS LES AUTRICHIENS VIENNENT DEMANDER LA PAIX



Deux des délégués : MM. Schumacher et Klein.

Le chancelier Renner.

(En haut) Les plénipotentiaires à la croisée de leur wagon.
(Au dessous) M. Lammasch.

Quelques officiers italiens contemplant leurs vieux ennemis.

Ceux-ci sont plus gais, et affectent même le genre "bon enfant" en dépit de quelques officiers italiens qui tinrent à jouir de la bonne fortune de voir de près leurs vieux ennemis du Trentin et des provinces irrédentes, venant implorer la paix. Les voici installés à St-Germain qui n'en est pas autrement émue. Le chancelier Renner, chef de la mission, se

déclare enchanté de son voyage et de la réception courtoise qui lui a été faite. Un des délégués, M. Lammasch, a même amené sa petite famille. Que nous voilà loin des mines de M. de Brockdorff-Rantzau! — Gageons qu'avec eux la signature de la paix ne va pas trainer — à moins qu'ils ne le fassent pour pouvoir prolonger leur séjour sur la célèbre terrasse où le printemps fleurit.

J'ai vu

LA QUINZAINE HIPPIQUE

Coup d'œil d'ensemble.



Paris se trouve son air de fête, les courses recommencent. Les Parisiennes jolies, les sportsmen élégants songent avec joie à reprendre le chemin des hippodromes.

Les épreuves de Sélection disputées pendant la guerre ont permis de distinguer les meilleurs parmi nos chevaux: les haras se sont enrichis d'étalons tels que *Antivari*, *Teddy*, *Ukko*; de poulinières comme *Bri-melli*, nos centres d'entraînement ont conservé des cracks nommés *Bridaine* et *Montmartin*, des animaux pleins d'avenir, tels que *Mac-Kinley*, *Observateur*, *Jour de Gloire*, etc., etc., et la liaison se fera tout naturellement, entre les grands vainqueurs de jadis, les *Ajax*, les *Perth*, les *Maintenon*, les *Prestige* et ceux qui vont briller bientôt.

LE PROGRAMME POUR 1919

Les Sociétés ont élaboré pour 1919 des programmes importants qui serviront de transition entre les épreuves de sélection et les meetings complets que nous verrons renaître l'an prochain.

La Société d'Encouragement et la Société des Steeple-Chases ont maintenu toutes les grandes courses.

Nous assisterons, en juin, à Longchamp, le 8 au Prix de Diane, le 15, au Prix du Jockey Club, le 29, au Grand Prix de Paris, à Auteuil, le 22, au Grand Steeple-Chase, le 25, à la grande course de Haies.

A l'automne, on disputera le Prix du Conseil municipal, le prix Royal Oak, le Grand Critérium, le Prix Gladiateur.

Seules, les pistes de Chantilly et celles du Tremblay resteront fermées cette année.

L'installation du grand quartier général et la difficulté d'organiser des trains en nombre suffisant ont décidé à ne pas utiliser l'hippodrome des Condé. Le Tremblay, occupé par des services militaires, ne peut être remis en état pour la saison qui commence.

La Société sportive d'Encouragement a, de son côté, préparé pour



le printemps des réunions qui serviront, en général, de dédommagement à des chevaux de moins grand ordre. Elle fera pourtant courir en plat trois belles courses, le Prix du Président de la République à Saint-Cloud, le 6 juillet, les prix Engène Adam et l'Omnium de deux ans à Maisons-Laffitte, le 20 et le 27 juillet; en obstacles les Steeple et course de Haies annuels d'Enghien.

Cette Société et la Société des Steeple ne publieront que plus tard leur programme d'automne. Cinq ans aussi troublés que ceux

sous la direction de M. du Bos sont destinés à disputer les poules de produits. Et nous reverrons avec plaisir les grandes écuries de jadis, celles de MM. Vanderbilt, Ed. et M. de Rothschild, J. Prat, Aumont, prince Murat, Champion, Olry, Hennessy, Decazes, etc., etc.

Les jockeys célèbres se remettront en selle. O'Neil portera les couleurs de M. Vanderbilt, G. Stern celles de M. Cohn et Ed. Blanc, M. Henry celles de M. de Rothschild, Garner, celles de M. Eknayan.

Nous reverrons Barat, Mac Gee

voir dès le début briller les couleurs de M. J. Prat qui

possède en *Montmartin* un crack de premier ordre; de M. Michel Lazard dont le trio *Florins II*, *Jour de Gloire* et *Hallebardier* peut prétendre aux plus brillants trophées; du baron E. de Rothschild, qui a une cavalerie formidable en tête de laquelle on peut citer: *Château-Latour*, *Stéarine* et *Fil à la patte*; de M. Vanderbilt dont les poulains *Mac Kinley* et *Tchad* se sont couverts de gloire en Espagne à deux ans et dont l'inédit *Brumado* pourrait bien faire parler de lui; du duc Decazes qui a en *Saint-Eloi* un cheval digne de se mesurer avec les meilleurs, de M. Ed. Blanc dont *Observateur* est le crack incontesté.

En obstacles, *Louchebem* et *Kakatoès*, à M. Hennessy, qui seront tous deux pilotés par W. Head, devraient être les champions des courses classiques.

Arval à M. Marghiloman, *Isolin* au baron de la Motte, *Good Luck II* à M. Panquet Lemaitre, seront des hurdle-racers de qualité. *Clafouti* à M. Brossette et *Mingoval* à M. Eknayan ont tous deux montré de la classe en plat. Ils sautent à merveille.

Make Haste II, à M. Lignon, *Le Normand* et *Valère Auguste*, à M. Balsan, *Boul Mich*, à M. Eknayan seront des candidats sérieux aux steeple de longue distance.

Les amateurs peuvent suivre ces quelques indications, mais ne pas oublier la grande déesse du sport, la glorieuse incertitude du turf, qui permet parfois aux parieurs les plus incohérents de toucher la forte somme, qui autorise les calculs les plus bizarres pour dénicher un gagnant, diviser le numéro du taxi qui vous a amené par celui de l'immeuble que vous habitez, jouer un jockey parce qu'il est blond, un cheval parce qu'il est noir, un poulain parce qu'il est sorti le premier, le cinquième ou le dernier sur la piste...

HENRY DE ROYER.



LA MODE AUX COURSES.

que nous venons de traverser n'ont pas passé impunément sans amener de grands changements parmi les propriétaires.

DES COULEURS. ONT DISPARU. DE NOUVELLES APPARAISSENT

Bien des écuries ont disparu. MM. Abeille Duryea, Maurice Ephrussi, le baron Gourgaud, le baron de Schickler, Gaston Dreyfus, lord Michelham sont morts. M. Cail-lault a liquidé tous ses chevaux, MM. de Brémond et le vicomte d'Harcourt ont vendu tous leurs yearlings. M. Ed. Blanc n'a que trois poulains à l'entraînement. Par contre, de nouvelles couleurs vont apparaître. M. Eknayan a recruté une cavalerie remarquable par le nombre et la qualité, le colonel Margon a acheté tous les anciens chevaux du baron Gourgaud, M. Macomber, ceux de M. Duryea. M. Ed. Veil Picard a conservé tous ses poulains. Lord Derby, le grand sportsman anglais, aura, en France, quelques champions, qui

Belhouse et à Auteuil, W. Head Parfremont, R. Sauval, P. Woodland franchiront avec le même brio qu'autrefois le mur en pierres et la rivière des tribunes.

A l'aube de cette nouvelle période hippique, on peut se demander quels sont les propriétaires les mieux armés pour entamer la lutte et en s'approchant des guichets du Mutuel les joueurs, éloignés du turf depuis longtemps, vont rester bien perplexes.

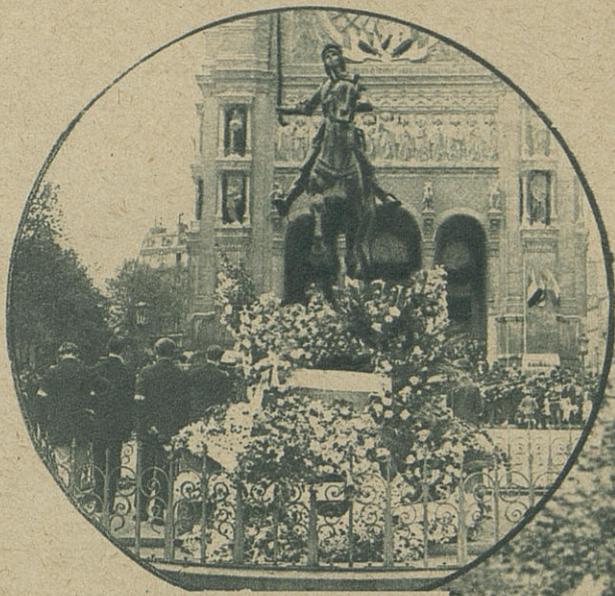
En parcourant Chantilly et Maisons, en examinant les galops dans les routes, on peut se faire une idée à peu près exacte de la valeur et de l'état des chevaux qui vont s'aligner devant la startinggate.

Certains entraîneurs me semblent posséder des animaux de réelle valeur, qu'ils ont su, malgré toutes les difficultés rencontrées, amener au mieux de leur forme.

QUELQUES PRONOSTICS POUR LES PREMIÈRES COURSES

Je ne serais nullement étonné de





Une des statues de l'héroïne écrasée sous les fleurs.



Les Alsaciens-Lorrains, délégués de toutes les villes et villages des provinces retrouvées, manifestent en l'honneur de Jeanne.

EN FÊTANT JEANNE D'ARC, PARIS CÉLÉBRA L'UNION NATIONALE

La fête de la grande Lorraine fut cette année infiniment plus imposante que de coutume : ce fut une sorte de fête de la Victoire. Aussi avait-on réservé la première place dans le cortège imposant qui défila devant les statues de l'héroïne, véritablement écrasées sous les fleurs, aux délégués d'Alsace et de Lorraine. Nous ne pourrions donner la liste des Sociétés qui prirent part

à cette manifestation où l'union nationale se renouvela. Citons seulement, après la délégation des provinces retrouvées, celle des Français de la Sarre, des Polonais tout rayonnants de joie, des mutilés, des « pères et mères dont les fils sont morts pour la France », des « frères et sœurs de guerre » qui marchaient précédés d'une large banderole rouge et ornée de longs crépes noirs.



LES AGZCÉAZIGULS.

Les Conquérants d'Idoles ⁽¹⁾

Roman inédit de Charles DERENNES. — Illustrations de Ch. GENTY.

Nous étions gais, confiants ; l'eau ne manquait pas : savoureuse et délicieusement fraîche, elle nous ton baît dans la bouche de là-bas, des pics éternellement neigeux et inaccessibles qui barraient l'horizon vers le Levant.

Bref, le voyage s'annonçait comme une véritable partie de plaisir. C'est à peine si nous eûmes à caresser les chiens de nos carabines un soir où trois cavaliers à mine patibulaire manifestaient l'intention de nous emprunter nos mules et nos bagages pour un temps dont ils ne spécifiaient pas la durée, mais, nous sentant résolus à tirer au moindre mouvement qu'ils esquisseraient pour porter la main aux pistolets de leurs ceintures, ils firent volte-face et allèrent au galop chercher fortune ailleurs, non sans nous dire auparavant qu'il y avait eu méprise de leur part et nous prier bien poliment de les excuser.

Nous quittâmes peu après les terres hantées par les hommes blancs ; nous n'avions donc plus rien à craindre d'eux et c'était déjà gentil ; nous n'en éprouvâmes pas moins quelque appréhension en abordant notre premier campement d'Indiens, que nous avions aperçu à nos pieds, sur un vaste plateau dont la traversée devait abrégé notre route.

— Pas d'histoire, dis-je à mon camarade. Je crois qu'il vaudrait mieux éviter ces oiseaux-là. Des fois qu'un chef nous reconnaîtrait...

Georges s'arrêta, se frappa le front, éclata de rire :

— Bon Dieu, mon vieux Jean, sans t'en douter, tu viens dem'indiquer un fameux truc!

Un truc qui nous valut, en effet l'accueil le plus honorable, le plus délicieux, dans ce campement-là et dans tous ceux que nous rencontrâmes par la suite. Georges se hâta de demander le cacique et, dès qu'il se trouvait en sa présence, il lui annonçait avec beaucoup de cérémonies que le gouvernement nous avait envoyés afin de terminer une enquête au sujet de ses si justes réclamations; comme, dix fois sur dix, le brave homme avait, en effet, réclamé ou se disposait à le faire, il ne savait qu'imaginer pour gagner notre amitié et notre estime. Bien souvent même nous tombâmes sur de vieilles connaissances, sur des clients fidèles du bureau des réclamations qui tombaient à genoux devant Georges, éblouis de tant de sollicitude...

Et c'étaient des fêtes en notre honneur, des danses, des bombances... Nous commençons même à être sérieusement en retard sur l'horaire prévu... Certes, nous n'étions pas pressés, et nos provisions ne s'épuisaient pas, puisque nous trouvions souvent sur notre chemin bon souper, bon gîte, même le reste... Cependant nous n'étions pas venus là pour nous amuser...

Et puis, il eût suffi d'unegaffe de notre part et que l'esprit de méfiance se répandît comme une traînée de poudre, de campement en campement, de tribu en tribu, pour nous enlever tout espoir d'atteindre la terre des Agzcéaziguls et de mourir chargés d'ans et de fortune.

— Assez rigolé, dis-je sévèrement à Georges Hiriburre... Faut être sérieux et se la tirer, à présent.

— Tu as peut-être raison.

Était-ce parce que nous nous étions engourdis dans trop de bien-être ? A ce moment du voyage tout changea soudain, nos sentiments, puis le paysage, lequel n'était pas fait pour nous remettre en belle humeur. Ah ! ce déroulement à l'infini de la chaîne désolée de la Grande-Sierra dont nous approchions à chaque

étape !... Nous trottâmes plusieurs jours le long de ses contreforts désertiques, nous dirigeant à présent vers le nord par une vallée lugubre dont il nous semblait que nous n'atteindrions jamais la fin... Nous ne savions plus que nous dire, nous n'avions même plus le cœur à chanter les bonnes vieilles chansons nigaudes du pays ; nous avançions au gré de nos mules, accablés, déprimés comme si les monts gigantesques qui se dressaient à notre droite avaient pesé de toute leur masse sur nos épaules et sur nos âmes. Le silence était prodigieux, dans ces solitudes, à ce point que le bruit d'un caillou roulant sous le sabot d'une de nos bêtes ou l'appel rauque d'un condor semblait véritablement emplir l'immensité du ciel... Et une inquiétude nous envahissait, une inquiétude confuse, irraisonnée, que nous nous efforcions de nous dissimuler l'un à l'autre et que chacun de nous osait à peine s'avouer à lui-même.

Un soir, un violent orage nous donna, dans la lugubre vallée qui n'en finissait plus, une image de ce que sera le Jugement dernier, lors de la fin du monde.

Cette nuit-là, les mules sentirent durement nos éperons. Notre fuite ressemblait à une déroute. Quand vint l'aube, Georges, à bout de courage, se mit à sangloter.

— Je crois que nous nous sommes égarés... Si nous fichions le camp... et par le plus court, encore ?

— Qu'est-ce qui nous attendrait à Santiago ou même en route, auparavant... Pense à cela !

— Peuh ! crever pour crever...

Je dus le reconforter en lui faisant honte et en le gorgeant d'eau-de-vie... Après quoi, il consentit à examiner sa carte et à réfléchir.

— Oui... oui, marmottait-il, je suis sûr que nous nous sommes trop pressés... D'après mes calculs, nous devrions être en ce moment-ci à l'entrée d'un défilé que les Indiens appellent la Porte de l'Aurore... Vois-tu d'ici quelque chose qui ressemble à cela ?

— Ma foi...

— Il paraît pourtant qu'il n'y a pas à s'y tromper, qu'il n'existe pas un autre lieu qui mérite ce nom sur la terre...

— Pourquoi donc ?

Georges s'impatienta :

— Tu m'embêtes !... Est-ce que je sais, moi ? C'est ce qu'il faudrait comprendre... Mais, d'abord, les autres tribus indiennes ne se hasardent guère dans ces parages, et leurs chefs n'en savent peut-être pas plus long que nous... Sacrés sauvages ! Sales et stupides imposteurs !... Dis donc, vieux Jean, des fois qu'ils se seraient payé notre tête ?

— Ils ne l'auraient pas fait exprès. Mais ne t'affole pas... Peut-être sommes-nous allés trop loin cette nuit, comme tu le disais à l'instant... oui, en fuyant devant l'orage... Tiens, buvons donc encore ce fond de bouteille...



UN CONDOR.

(1) La première partie de ce roman a paru dans le numéro 202.

Ce que nous fîmes.

Le jour même, revenant lentement en arrière et longeant de plus près les premiers rocs de la Grande-Sierra, — nous n'avions jusque-là suivi que le centre de la vallée lugubre, — nous rencontrâmes une sorte de passage gigantesque qui s'ouvrait sur notre gauche. Connaissiez-vous le pas de Roland, à Itxassou?... Eh bien, quelque chose dans ce genre, à cela près que la rivière du milieu n'était qu'un ruisseau, mais que les falaises, de chaque côté, nous dominaient de deux milliers de pieds pour le moins.

Nous nous consultâmes du regard, incertains encore. Mais qui ne risque rien n'a rien... Nous nous engageâmes dans ce couloir, à peine large de trois cents mètres, sonore comme un tuyau d'orgue... Le soleil tapait si fort sur les gigantesques murailles de rochers jaunes ou roses que nos yeux devenaient impuissants à nous rendre service ; mais, quand nous les fermions, c'était bien pire encore, car sous nos paupières dansaient douloureusement toutes les couleurs d'un arc-en-ciel de folie.

La nuit vint sur nos yeux comme un pansement sur une blessure. Nous profitâmes d'elle pour marcher bon train.

Et ce fut l'aurore.

Alors, nous étant arrêtés pour laisser souffler nos bêtes, nous vîmes le soleil apparaître, rond comme la prune d'un œil, au bout du corridor monstrueux et droit qui, là-bas, vers l'est, s'entr'ouvrait, pareil à la paupière de l'horizon... Puis le soleil monta, avec un petit air de n'exister ce jour-là que pour nous seuls, et tandis que son éclat augmentait, il semblait, lui, par suite d'un curieux phénomène d'optique, non pas s'élever dans le ciel, mais s'avancer le long du couloir à notre rencontre.

Était-ce enfin la Porte de l'Aurore?

Nous avions de bonnes raisons de n'en pas douter. Alors, la pensée que nous étions près d'atteindre le but nous fit oublier nos fatigues... Mais il ne s'agissait pas d'échouer sur un roc voisin du rivage ; l'instant d'ouvrir l'œil, et le bon, était venu... Pour commencer, je tirai de mon sac mon accoutrement de prêtre-roi, le beau manteau de charlatan étoilé d'or, le bonnet pointu luné d'argent, mon chapelet à boussole et le reste... Georges, quand je fus en tenue, me tendit un miroir... Vraiment, j'avais si grand air sous ma perruque blanche, avec cette immense barbe de prophète, que je me fis impression à moi-même... S'ils ne reconnaissaient pas en moi tout de suite le libérateur attendu, ils seraient vraiment stupides, nos chers Agzcéaziguls, — presque aussi stupides que cet animal de Georges qui se roulait de joie à ma vue, se livrait à mille pitreries en mon honneur et qui finit par entonner, à genoux devant moi, comme un hymne à ma gloire, une tyrolienne étourdissante : Trou-laï-la-la... la... la... itou !!! Tant et si bien que je crus bon de me fâcher sincèrement pour le faire taire... Et, comme il s'en étonnait :

— Mon vieux, que je lui dis, il est bien sûr que je ne suis ton patron que pour la frime... Mais il faut dès maintenant te comporter avec moi comme si c'était la vraie vérité. Il y a une habitude à prendre... Pas de gaffes, cent dieux, pas de gaffes ; sans quoi ce serait à nous plus raisonnable de faire notre testament que de beaux projets...

— Je m'incline, patron, répondit Georges en se courbant jusqu'à terre, avec le plus grand sérieux cette fois. Mais, si Votre Seigneurie veut m'en croire, arrêtons-nous un instant, histoire de manger un morceau et de boire un coup... En même temps, j'aurai l'honneur de lui faire la lecture...

Il tira de sa poche un petit carnet que je reconnus bien... C'était celui où il avait noté tous les renseignements recueillis au bureau des Réclamations indigènes.

— Faut repasser notre leçon, qu'il dit... Écoute ce que m'a raconté, il n'y a pas deux mois, un cacique des environs de Copiapo...



L'ORAGE.

C'est celui, tu sais, que nous avons surnommé Vide-Bouteille?...

— Le fait est qu'il venait rarement sans sa cuite.

— Ça lui déliait bougrement la langue... « Les Agzcéaziguls — c'est Vide-Bouteille qui parle — sont nos bien-aimés cousins... Mais nous nous voyons peu ; ils sortent rarement de leurs campements ; ils n'admettent guère que d'autres tribus, et même de bien-aimés cousins aillent leur pousser de petites visites... »

— Aïe ! Aïe !...

— Les bien-aimés cousins ne sont pas des libérateurs ni des envoyés du ciel, me fit observer sévèrement Georges. Je continue : « Les Agzcéaziguls nous ressemblent... »

— Eh bien, vrai, s'ils ont un aussi gentil minois que Vide-Bouteille !...

— « ...nous ressemblent. Leurs vêtements et leurs arcs sont pareils à ceux dont nous usons. Seulement, à cause de leur noblesse grande, ils ont encore le droit de s'attacher aux chevilles des bracelets d'or garnis de grelots, comme faisaient jadis tous les chefs de la montagne... Quand ils marchent, on croirait entendre chanter des grillons... »

— J'ai bien envie de me coller les grelots



NOUS AVANÇONS AU GRE DE NOS MULES...

des mules aux guiboles, dis-je. Ça les épaterait...

— Ou ça les vexerait, fit Georges.

Il feuilleta encore le carnet ; son visage s'épanouit.

— Écoute, écoute ce que disait aussi Vide-Bouteille : « On n'entre pas facilement dans le pays des Agzcéaziguls... Il n'y a qu'une porte et ne la trouve pas qui veut... Ah ! vieux Jean, malins que nous sommes, nous l'avons tout de même trouvée, nous autres, la porte ! »

— C'est ce que nous allons voir... Heu ! le soleil commence à taper dur. Camarade, en selle !

— Que Votre Grâce me permette de lui tenir l'étrier.

Tout en trottant, nous réfléchissions aux phrases de Vide-Bouteille et à d'autres du même genre que Georges continuait à lire sur son petit carnet... Soudain, relevant la tête, nous apercevons à quelques pas de nous un Indien monté sur un petit cheval gris... Nous nous arrêtons, je lève les bras et les yeux au ciel comme pour appeler sur lui toutes les bénédictions... Mais, lui, après nous avoir considérés d'un air ahuri et craintif, prit la fuite au galop et disparut — non sans que nous eussions eu le temps de reconnaître le bruit des grelots d'or attachés à ses guêtres de cuir brut.

— Cette fois, il n'y a pas d'erreur ! s'écria joyeusement mon compagnon...

D'ailleurs, ce fut pour nous une rude veine que d'avoir rencontré ce frère-là ! Sans cela, il y a chance que nous serions revenus sur nos pas, déconfits ou la rage au cœur, avec la persuasion de nous être égarés encore !... Vous allez voir : la Porte de l'Aurore aboutissait à une impasse formée par un demi-cercle de rochers abrupts et plus hauts encore que les parois du couloir.

Nous nous entre-regardâmes, abrutis... Cependant, à moins d'être fous, ou d'avoir été victimes d'une hallucination, il fallait bien admettre l'existence d'une issue. L'Indien, sans cela, eût été un fantôme ou eût possédé des ailes... Nous fouillâmes désespérément ce lieu tragique et désolé, rocher par rocher, pierre par pierre... Et ce fut seulement vers le soir que nous découvrîmes — bien par hasard ! — une étroite anfractuosité ouverte obliquement dans le roc, devant laquelle nous étions peut-être passés dix fois, mais qui n'était visible que de beaucoup plus loin, d'un point situé au centre du demi-cercle, et rien que de ce point-là...

— En avant, fit Georges...

— En avant, et Dieu nous garde !

La grotte se transforma rapidement en une sorte de tunnel bien aménagé, au sol lisse, aux parois polies, très large, très droit et au bout duquel apparaissait un lambeau de jour déclinant. Tandis que nous avançons, la nuit tomba, la clarté lointaine s'évanouit peu à peu et fut enfin remplacée par le point lumineux d'une étoile. Était-ce de bon augure?... Nous le crûmes.

Nous piquâmes les flancs de nos mules et le bruit de leurs sabots eut, tandis qu'elles reprenaient le trot, un retentissement immense.



Nous approchions. Georges hurla le plus près possible de mon oreille :

— Attention ! Arrête !

— Qu'y a-t-il ?

— Écoute

Nous entendîmes un bruit murmurant de foule, de voix et de pas qui, par le boyau souterrain, parvenait très distinctement jusqu'à nous.

— Parbleu, que je dis, le frère que nous avons rencontré nous a signalés...

— Et donné l'alarme !

(A suivre.)

CH. DERENNES.

Le citoyen Léon Jouhaux n'est plus délégué à la Conférence de la Paix! La tournure des événements du 1^{er} mai le mit, d'après lui, dans l'obligation d'adresser sa démission au président du Conseil, en lui écrivant :

« Appelé à la Conférence pour y représenter la classe ouvrière française, il m'est impossible de remplir ce mandat au lendemain du jour où votre gouvernement a brutalement interdit aux travailleurs français d'exprimer leurs pensées, de manifester leurs aspirations.

« La liberté refusée par vous aux travailleurs, les représentants de ceux-ci ne peuvent plus l'avoir à la Conférence de la Paix... »

Représentant des travailleurs! On ne peut en effet refuser ce titre au citoyen Jouhaux, puisque c'est sur le secrétaire général de la Confédération générale du Travail que pèsent les plus lourdes responsabilités. Et malgré certaines opinions, il ne faudrait pas considérer le secrétaire général de la C. G. T. comme un « meneur », alors qu'il est tout simplement un homme de confiance appelé à ce poste de combat pour une période déterminée avec des appointements mensuels de 300 francs auxquels s'ajoutent en temps normal les 15 francs de frais journaliers de déplacement et de délégation, non compris les frais de voyage en troisième classe!

Les émoluments du secrétaire de la C. G. T. n'ont donc rien de comparable à ceux d'un ministre! Pourtant son action s'étend sur plus de 2500 syndicats corporatifs.

De son bureau de la Maison des Fédérations, rue Grange-aux-Belles, le citoyen Jouhaux conduit tout le mouvement ouvrier en France, conformément aux décisions du Comité confédéral de la C. G. T.



A cette heure grave de reconstitution nationale, alors que l'agitation syndicaliste gagne des milieux où jusqu'ici elle n'avait pas eu de prise, où la journée de huit heures fait l'objet des revendications de toutes les corporations, il nous a paru curieux de silhouetter l'homme qui conduit et avec quelle maîtrise tout le mouvement confédéral.

LE CITOYEN JOUHAUX
ET L'UNION SACRÉE.

Avant la guerre, il y avait deux secrétaires généraux de la C. G. T. : l'un pour les Fédérations, le citoyen Jouhaux qui, en 1909, avait remplacé le « camarade » Niel, et l'autre pour la section des Bourses du Travail, le citoyen Yvetot. Dès le début des hostilités, le citoyen Jouhaux resta seul, le citoyen Yvetot ayant préféré reprendre son ancien métier de directeur d'imprimerie.

Ce fut donc M. Jouhaux qui le 2 août 1914 signa le manifeste de la C. G. T. aux prolétaires de France, exhortant les travailleurs au calme, tout en répétant que l'Internationale ouvrière resterait toujours le but des efforts du comité confédéral. Mais en même temps, dans son éditorial, la *Bataille Syndicaliste*, organe officiel du parti, le citoyen Jouhaux, qui allait collaborer au *Secours national*, groupement comprenant des représentants de tous les partis liés par le pacte de l'Union Sacrée, écrivait :

« Oh! que l'effroyable attentat commis contre la civilisation et contre tant de cœurs ne reste pas sans le châtement mérité!

LE CITOYEN JOUHAUX



(Au-dessus)
Le « camarade » Jouhaux venant se constituer prisonnier à la prison de la Santé le 12 mars 1913. (A droite) Le « camarade » Luquet.

Léon Jouhaux, d'après le Carnet de la Semaine brandissant d'une main un sabre de bois, de l'autre son journal de combat : « La Bataille »

« Que le crime monstrueux qui va plonger toute l'Europe dans la barbarie, dans l'abîme des deuils et dans la ruine soit puni! Que des trônes soient renversés, que des couronnes se brisent! Que les grands responsables expient!

« ...Et que le nom du vieil empereur François-Joseph soit maudit!... »

Le secrétaire de la C. G. T. voyait juste : le crime et le châtement!

LA JEUNESSE D'UN ALLUMETIER.

Né à Pantin, rue des Quatre-Chemins, le citoyen Léon Jouhaux a grandi dans ce faubourg ouvrier du grand Paris où il a vu de près les souffrances de ceux dont il est aujourd'hui le représentant autorisé.

A treize ans, il quittait l'école primaire pour faire son apprentissage d'allumetier. Dans l'immense manufacture de l'État, le jeune Jouhaux fut le témoin de maux indicibles : le phosphore rouge faisait alors d'innombrables victimes et la nécrose couchait des milliers de femmes dans la tombe. La tuberculose, l'alcoolisme et les logis insalubres, tout cela aviva la sensibilité d'un enfant qui savait observer.

De bonne heure, Léon Jouhaux se mêla au mouvement syndicaliste. Dans les réunions, sa voix chaude et prenante produisait une profonde impression. Ses dons extérieurs rendaient sa propagande plus utile et plus efficace. Grand, svelte alors, musclé, il savait « envelopper » son auditoire, si bien qu'un jour, un grand industriel qui l'avait entendu définir avec précision les droits et les devoirs de la classe ouvrière, dit de lui : « Mes amis, renouvelons nos méthodes ; le citoyen Jouhaux nous y aidera! »

JOURNALISTE ET DÉLÉGUÉ A LA PAIX.

Comme tous les dirigeants de la C. G. T., le citoyen Jouhaux milite en écrivant. Après la *Bataille*, la *Bataille syndicaliste* est devenue l'organe officiel de la C. G. T. et le citoyen Jouhaux en est naturellement le leader. Parfois, le secrétaire de la C. G. T. consent à collaborer dans les colonnes de la presse bourgeoise. Non seulement il n'est pas rebelle à l'interview, considérant que cette propagande est une excellente diffusion, mais encore il donne des articles au *Matin* et à l'*Heure*.

Ainsi, il y a quelque temps, il exposait lui-même le plan détaillé du programme confédéral qu'il avait remis à M. Clemenceau.

Obligé de par ses fonctions mêmes à se déplacer à travers toute la France, le citoyen Jouhaux a toujours été de toutes les grandes manifestations ouvrières, depuis les grèves des cheminotiers, celles des postiers, les dockers du Havre la « Grande Journée » du 10 janvier 1912, jusqu'au dernier Premier Mai parisien

où il fut blessé légèrement, le citoyen Jouhaux paya toujours de sa personne et connut fatalement les « douceurs » de la Santé où il dut résider, contre son gré, en 1913. On affirme que la manifestation du 1^{er} mai

n'avait pas eu son assentiment ; il prévoyait son échec pratique, bien qu'elle dût montrer la puissance de l'organisation ouvrière. Lorsque la décision fut prise, le secrétaire général de la C. G. T. donna l'exemple de la discipline, et au lendemain même de cette journée, plutôt regrettable à une époque où les délégués ennemis étaient à Versailles pour signer la réparation de leurs crimes, le citoyen Jouhaux résigna bruyamment son siège de délégué suppléant à la Commission de législation internationale ouvrière de la Conférence de la Paix, où il avait été appelé à siéger comme le plus grand travailleur français aux côtés de l'Américain Gompers, de l'Anglais Henderson et de nos ministres



LA COMMISSION DE LÉGISLATION INTERNATIONALE OUVRIÈRE A LA CONFÉRENCE DE LA PAIX

1. M. Samuel Gompers. 2. M. Colliard, ministre du travail. 3. M. Banes. 4. M. Loucheur, ministre de la Reconstitution industrielle. 5. Vandervelde. 6. M. Benès. 7. M. Jouhaux.



Les employés de banque en grève, sortant de la maison des Confédérations rue de la Grange-aux-Belles.

MM. Colliard et Loucheur. Il est vrai que les travaux de cette Commission, beaucoup moins complexes que ceux des bureaux chargés des questions de la Sarre, de Fiume et de Pologne, étaient presque achevés.

Très humoristiquement, le citoyen Jouhaux a donné ses impressions sur son passage au quai d'Orsay :

« Clemenceau ! expliquait-il dernièrement, il est impossible de collaborer avec lui. C'est un brouillon. Il tire toujours à lui la couverture, on pourrait dire de lui, sans risquer de se tromper, qu'il n'y a pas de plus mauvais coucheur... Pour ce qui est de Lloyd George, il a pris le prénom du Tigre pour lui faire croire que c'était arrivé. En réalité, ils ne sont pas aussi bien mariés ensemble qu'on veut bien le dire !... »

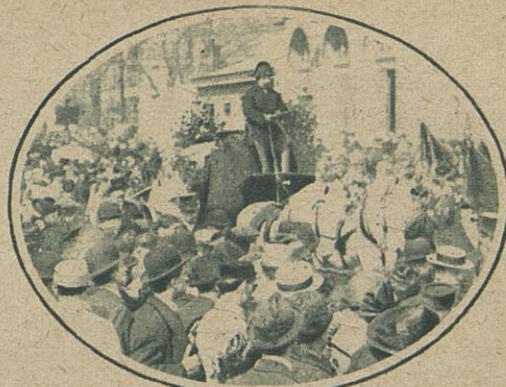
Quant au président Wilson, le citoyen Jouhaux sourit et se contente de dire, en passant les doigts dans la longue chaîne d'or qui barre bourgeoisement son gilet : « Celui-là, il m'en a bouché un coin ! »

De fait, le président de la Confédération américaine, avec ses quatorze points, est très bien vu des Cégétistes. Lorsque pour la première fois, M. Wilson débarqua officiellement en France, le 13 décembre 1918, le citoyen Jouhaux, accompagné des députés Goude et

J'ai vu.

Longuet, était sur le débarcadère du port du Commerce de Brest. Il avait même voulu se rendre jusqu'au *George-Washington*, mais le protocole l'avait empêché de prendre place à bord du remorqueur ministériel. Cependant, à la gare, avant le départ du train pour Paris, ce fut le ministre des Affaires étrangères, M. Pichon, lui-même, qui présenta officiellement le secrétaire de la C. G. T. au président Wilson.

On dit que le citoyen Jouhaux songerait à se retirer de la C. G. T. et que suivant l'exemple de Pataud, le roi de l'Électricité, devenu un notable commerçant faisant de la



Les obsèques de l'ouvrier Lorne, tué boulevard des Italiens, dans une bagarre du 1^{er} mai.

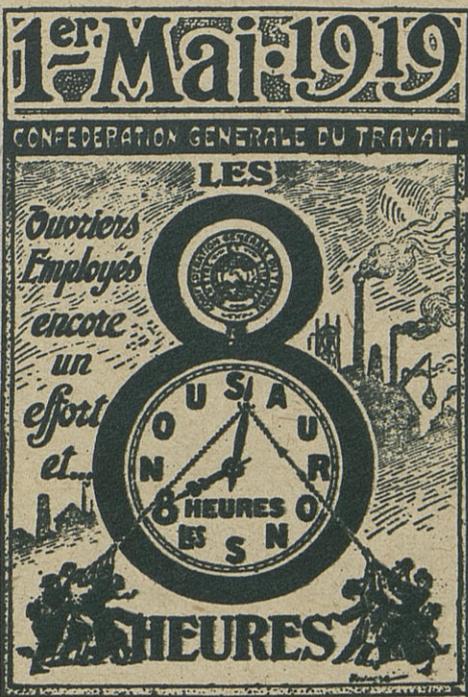
publicité dans les journaux qu'il enflammait jadis de ses écrits, le secrétaire général prendrait une retraite dorée en contractant un mariage bourgeois !

♦ ♦ ♦

En tous cas, rien ne fait prévoir, jusqu'ici, que le citoyen Jouhaux aspire au repos ! À peine remis de ses blessures du 1^{er} mai, il s'est prodigué à toutes les réunions qui ont pour but d'amener de nouveaux adhérents à la C. G. T. Un peu moins svelte que jadis certainement, et avec ses veines qui saillent davantage sur son front, il est toujours l'orateur entraînant dont le poing martèle et menace, dont les yeux voilés lancent des flammes !

Cravaté de rouge, un stylo sortant de la poche de son veston, le citoyen Jouhaux vient de suivre toutes les réunions des Artistes dramatiques, et son intervention aura été pour beaucoup dans l'adhésion de ces derniers aux idées syndicalistes. Et le geste même du secrétaire général de la C. G. T., qui se prétendant le représentant des masses ouvrières à la Conférence de la Paix, en sort volontairement en claquant les portes, prouve que le citoyen Jouhaux considère qu'il n'a pas encore rempli tout son rôle !

HENRY COSSIRA.

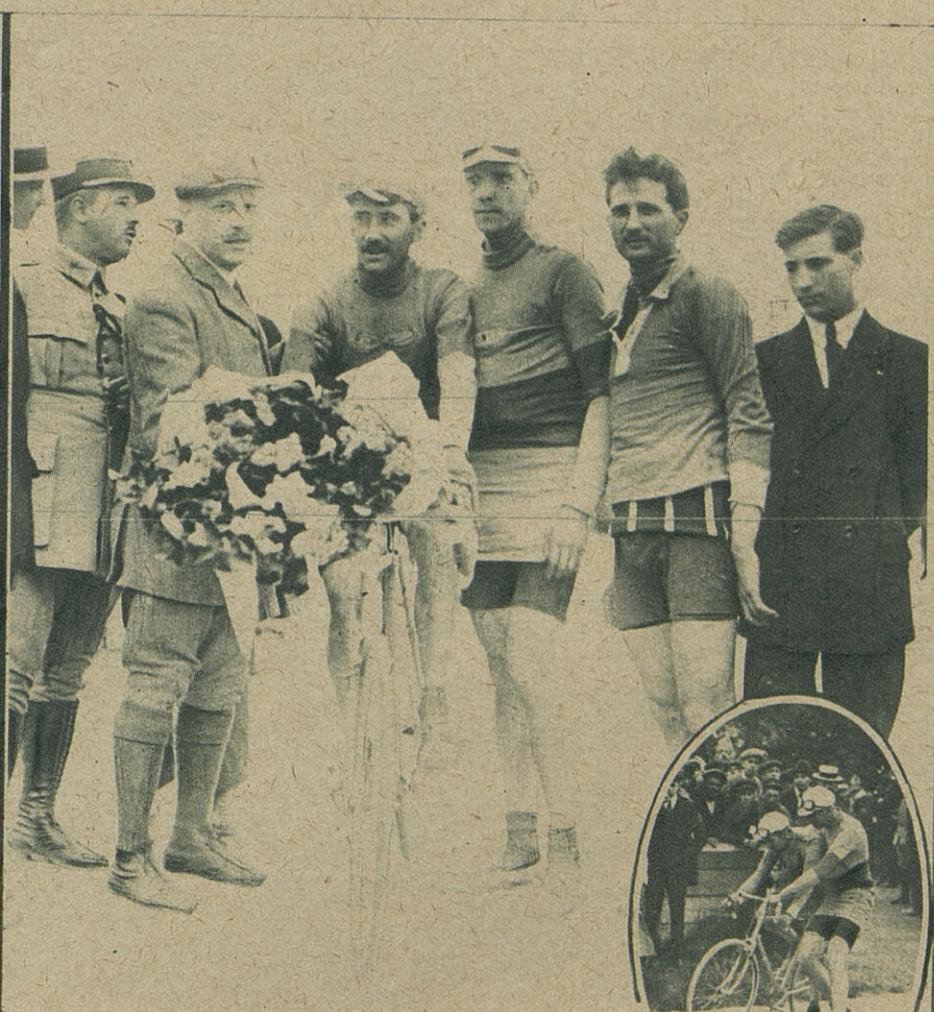


Première page d'un tract édité par la C. G. T. à l'occasion du 1^{er} mai.

LES GRANDES ÉPREUVES DE LA SEMAINE SPORTIVE

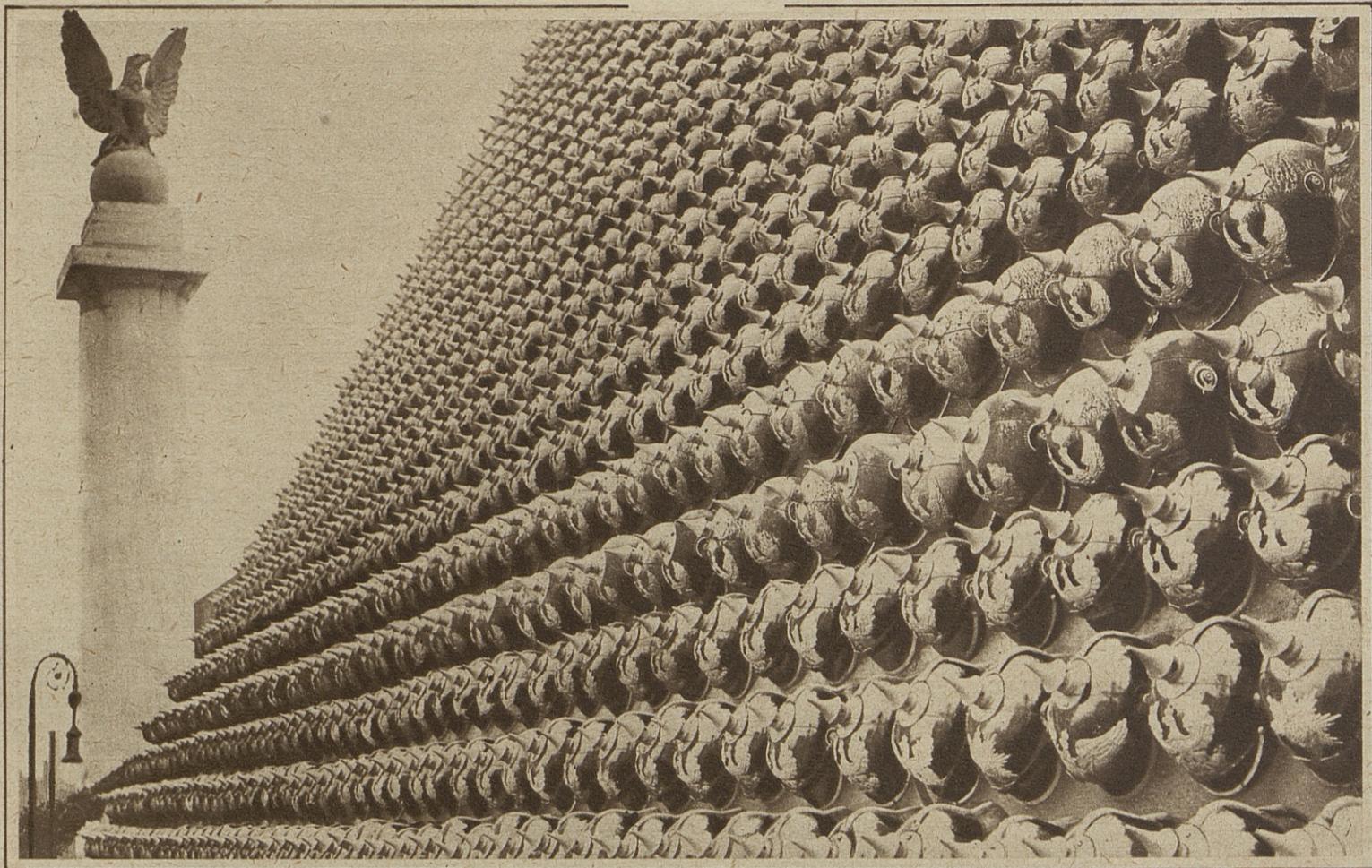


Au Pesage de Longchamp le dimanche 18 Mai, Gulegade à M. Jean Prats s'adjuge une des poules d'essai, la seconde fut gagnée par Mac Kinley, à M. Vanderbilt et rapporte à son propriétaire la somme de 83 440 francs.



— Pelissier, gagne la 25^{me} Bordeaux-Paris. Déjà vainqueur dans Paris-Roubaix, il se classe comme le plus solide de nos coureurs de fond. Il accomplit le parcours en 22 heures 48 minutes 28 secondes. Thys avait dû abandonner à Dourdan.

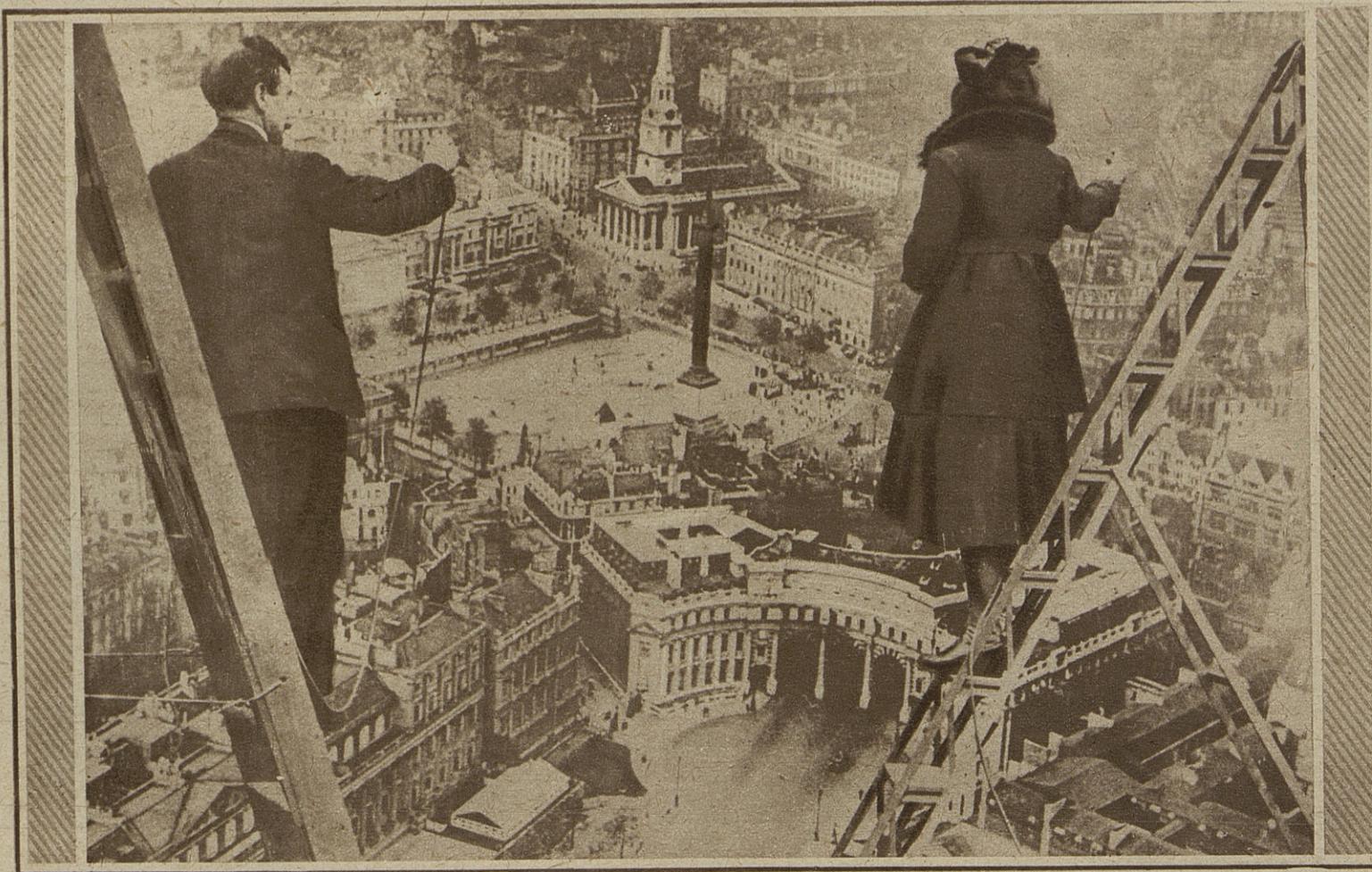




A NEW-YORK : UNE PYRAMIDE DE ... CASQUES A POINTE

New-York a consacré une nouvelle place publique, la « Victory Loan Plaza » (45^e Avenue), à une exposition permanente des trophées de guerre. Une disposition très curieuse en fait une véritable innovation, d'un humour bien américain. A chaque extrémité de la

place, se dresse une pyramide haute de douze étages, et tout entière hérissée de ... casques à pointe, pris par les combattants des États-Unis sur les champs de bataille du Vieux Monde ! Étrange monument, qui tient de l'Égypte, du « gratte-ciel », et du militarisme prussien !



UN CURIEUX EFFET D'OPTIQUE. — LE PANORAMA GÉANT

Les deux personnages qui semblent sur une échelle gigantesque dominer toute une immense cité en rumeur sont simplement deux artistes qui retour-

chent une toile de fond préparée pour décorer le défilé des troupes anglaises le jour où nos alliés célébreront cette Victoire qui est aussi leur œuvre.

LE ZOFRI

Combinaison Exerciser

DÉVELOPPEMENT PARFAIT
POUR ENFANTS - BEAUTÉ
POUR DAMES - FORCE
POUR HOMMES :: :: ::

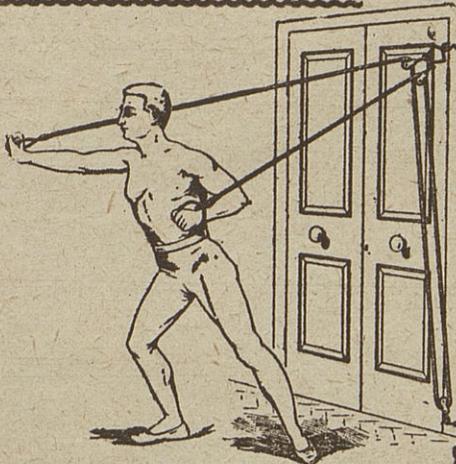
LA SANTÉ POUR TOUS

PRIX : 25 FRANCS

Modèles simples
depuis... 13.50

SPORTS ATHLÉTIQUES

WILLIAMS & C^o 1 et 3, rue Caumartin, PARIS
39, rue St^e-Catherine, Bordeaux
Catalogue (J V) franco



CURE DE PRINTEMPS

Voici le Printemps, et les bourgeons commencent à s'ouvrir. C'est le moment de penser à la Santé, car, de même que la sève dans la plante, le Sang subit une suractivité de circulation, qui peut amener les plus graves désordres.

Une expérience de plus de trente années nous permet d'affirmer que la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, composée de plantes inoffensives, jouissant de propriétés bien définies est le meilleur régulateur du sang qui soit connu.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** détruit les germes de la maladie, tamise le sang qu'elle fait circuler librement et, en fin de compte, répare tout l'organisme.



Exiger ce portrait

UNE CURE avec la JOUVENCE de l'Abbé SOURY

C'est la GUERISON CERTAINE, sans poisons ni opérations, de toutes les *Maladies intérieures de la femme*.

C'EST UNE ASSURANCE

contre les accidents du *Retour d'Age*, *Mérite*, *Fibrome*, *Hémorragies*, *Pertes blanches*, *Troubles de la circulation du Sang*, *Hémorroïdes*, *Phlébites*, *Varices*, *Etourdissements*, *Chaleurs*, *Vapeurs*, *Vertiges*, etc. Prendre la **JOUVENCE de l'Abbé SOURY**, c'est s'assurer des *Règles régulières*, non douloureuses; c'est éviter les *Migraines*, *Néuralgies*, *Constipation*, etc.

La **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** se trouve dans toutes les Pharmacies : le flacon, 5 francs; franco gare, 5 fr. 60. Les quatre flacons, 20 francs franco gare contre mandat-poste adressé à la Pharmacie **Mag. DUMONTIER**, à Rouen. (Ajouter 0 fr. 50 par flacon pour l'impôt.) Bien exiger la Véritable **JOUVENCE de l'Abbé SOURY** avec la signature **M. DUMONTIER**. (Notice contenant renseignements gratuits.)

LIVRES NOUVEAUX

JEAN DE MONTLAUR

SUR LA TRACE DES BANDEIRANTES
(Voyage au Brésil)

77 photographies hors texte.

Un volume in-16. Prix net. . . 6 fr.

MAURICE-CH. RENARD

CONTES A LA MARRAINE
Préface de M. Henri Barbusse.

Un volume in-16. Prix net. . . 4 fr. 50

RENÉ PUJOL

L'HOMME QUI GAGNE

Un volume in-16. Prix net. . 4 fr. 50

JACQUES MORTANE

LES MYSTÈRES DE LA GUERRE AÉRIENNE
(Les Missions spéciales)

Récits de Védrières, Guynemer, Navarre, etc.

(De la Collection *Les Héros de l'Air*).

Un vol. in-16. Prix net. . . 2 fr. 50.

O. HENRY

MARTIN BURNEY, BOUEUX, BOXEUR ET MARCHAND D'OISEAUX

Mis en français par Maurice Beerblock.
Couverture en couleurs et illustrations de Gus Bofa.
(De la Collection *littéraire des Romans fantaisistes*.)

Un volume in-16. Prix net. 2 fr. 50.

Ouvrage récemment paru

JACQUES MORTANE

GUYNEMER, l'As des As au combat

Avant-Propos de Georges Guynemer : Conseils sur la chasse.

Couverture avec portrait héliogravure.
(De la collection : *Les Héros de l'Air*)

Un volume in-16. Prix net. 2 fr. 50.

FORCES INCONNUES

avec l'**IRRADIANTE**, expédiés à l'essai, vous pouvez soumettre une personne à votre volonté, même à distance.
Ban. M^o STEFAN, 169, rue de Tolbiac, Paris son livre N^o 44, gratis.

PELADE NOTICE GRATUITE
SENET, pharmacien
17 rue Matabiau, Toulouse

Vient de paraître :

NOUVELLE ÉDITION

DOIT PAYER QUI PEUT

ÉDITION REVUE
ET AUGMENTÉE DE
LA LOI DU 4 JANVIER

Tous les cas exposés simplement et résolus sans procès et sans avocat.

Un Volume in-16. Net . . . 2 fr. 50.

L'ÉDITION FRANÇAISE ILLUSTRÉE
PARIS — 30, rue de Provence — PARIS

HUILERIE - SAVONNERIE - STÉARINERIE

DE LA

C^o G^o de l'Afrique Française

Société au Capital de 5.000.000

4, Rue Esprit-des-Lois - BORDEAUX

DEMANDEZ PARTOUT

de Fabrication Française

MARQUE DÉPOSÉE



MARQUE DÉPOSÉE

Couleur ambrée.

Recommandé pour son économie et pour tous besoins.

Les **BOUGIES**

LA VIERGE
AUGUSTINS
GIRONDINS

Les **LESSIVES DU CORAN BLEU**

Mousseuse et Savonneuse
L'ANÉMONE
Mousseuse.

PRODUITS FRANÇAIS

exclusivement fabriqués avec des matières françaises.

J'ai vu.



URODONAL

lave le rein

**Gravelle
Calculs
Aigreurs
Rhumatismes
Néuralgies
Artério-Sclérose**

L'OPINION MÉDICALE :

« Il nous a été donné d'observer des entérites aiguës d'origine infectieuse, des fièvres typhoïdes et des appendicites chez des individus assez touchés au point de vue artério-sclérocux ou rénal et soumis au régime répété de l'Urodonal depuis un certain temps ; nous avons été frappés de l'absence de complications médicales ou chirurgicales et de la guérison relativement rapide alors que l'état de l'organisme ne le faisait guère espérer. »

Professeur CHARVET,
Ex-professeur agrégé
de la Faculté de Médecine de Lyon.

COMMUNICATIONS :
Académie de Médecine
(19 nov. 1908)
Académie des Sciences
(14 déc. 1908).



Recommandé
par le Professeur LANCEREAUX
ancien Président de l'Académie
de Médecine dans son
Traité de la Goutte

*L'arthritique fait
chaque mois ou après
des excès de table
quelconques sa cure
d'Urodonal, qui, drainant
l'acide urique, le met à
l'abri d'une façon cer-
taine, des attaques de
goutte, de rhumatismes ou
de coliques néphrétiques.*

*Dès que les urines
deviennent rouges ou
contiennent du sable,
il faut sans tarder recourir
à l'Urodonal.*

Etablissements Chatelain, 2 bis, rue de Valenciennes, Paris, le flacon,
franco 8 fr. ; les 3, franco 23 fr. 25. Pas d'envoi contre remboursement.

Globéol

Le plus puissant reconstituant



**Anémie
Surmenage
Convalescence**

Le GLOBÉOL forme à lui seul tout un traitement très complet de l'anémie il donne très rapidement des forces, abrège la convalescence, laisse un sentiment de bien-être, de vigueur et de santé. Spécifique de l'épuisement nerveux, le Globéol régénère et nourrit les nerfs, reconstitue la substance grise du cerveau, rend l'esprit lucide, intensifie la puissance de travail intellectuel et élève le potentiel nerveux.

— Ne cherchez plus !...
trouvez : force, santé, je
nesse, avec le GLOBÉOL.

L'OPINION MÉDICALE :

« Malgré tous les avantages que peut présenter la sérothérapie artificielle, dont on a parfois voulu faire une méthode capable de remplacer la transfusion sanguine elle-même, et ceci avec avantage, disait-on, malgré qu'il faille toujours avoir recours à elle au moins dans les cas urgents, nous ne croyons pas que la sérothérapie puisse donner, en une foule de cas, les résultats remarquables qu'on peut obtenir d'une cure prolongée de Globéol. En face d'un organisme à remonter, à revivifier, à refaire, c'est toujours à ce dernier que nous donnerons la préférence. »

Dr Hector GRASSET,
Licencié en sciences, Lauréat de la Faculté de Médecine de Paris.

Etablissements Chatelain, 2, rue Valenciennes, Paris. Toutes pharmacies.
Le 1/2 flacon, fco 4 francs, le flacon, fco 7 fr. 20, les 3, fco 20 francs.

GYRALDOSE

pour les soins

intimes de la femme



Excellent produit
non toxique,
décongestionnant,
antileucorrhéique,
résolutif et cicatrisant. Odeur très
agréable. Usage
continu très éco-
nomique. Assure
un bien-être réel.

Etablisse- Chatelain,
2, r. de Valenciennes,
Paris. La boîte, F.
5 fr. 30 ; les 4, F. 20 fr. ;
la grande boîte, F. 7.20 ;
les 3, F. 20 fr.

— Oui, cher docteur, grâce à la GYRALDOSE
et à vos bons conseils je ne connais plus ces
affreuses souffrances.

L'OPINION MÉDICALE :

« En résumé, nos conclusions, basées sur les nombreuses observations qu'il nous a été permis de faire avec la Gyraldose, font que nous conseillons toujours son emploi dans les nombreuses affections de la femme, tout spécialement dans la leucorrhée, le prurit vulvaire, l'uréthrite, la métrite, la salpingite. Dans ce cas, le médecin devra se rappeler l'adage bien connu : « La santé générale de la femme est faite de son hygiène intime. »

Dr HENRI RAJAT,

Drès sciences de l'Université de Lyon, Chef du Laboratoire des Hospices
Civils, Directeur du Bureau Municipal d'Hygiène de Vichy.